

LIVRE TRENTE-CINQUIEME DES MORALES SUR JOB

AVANT-PROPOS DU SAINT

Où il marque que les choses qui lui restent étant moins obscures, il emploiera aussi moins de temps à les expliquer.

Comme ce livre est le dernier de tout cet ouvrage, et qu'après avoir expliqué les choses, les plus difficiles de notre texte, celles qui restent sont moins obscures, je crois qu'il nous sera aussi permis d'employer moins de temps et moins de travail pour les achever. Car ayant déjà comme traversé une grande mer, et commençant à découvrir le rivage, nous pouvons désormais plier les voiles de notre vaisseau; et encore que nous ne courions plus avec la même vitesse qu'auparavant, nous ne laisserons pas toujours d'avancer, étant encore poussés par l'impression de cette première impétuosité qui nous emportait. Les vents des peines et des efforts que nous avons employés dans ce long ouvrage, sont comme cessés; mais le mouvement qu'ils nous ont donné, quoique plus lent; suffit pour nous conduire doucement jusques dans le port.

Après donc que le Seigneur a fait voir à son fidèle serviteur Job, combien Leviathan son ennemi était, et fin, et puissant; après qu'il lui a découvert tous ses artifices et toutes ses forces, et ce saint homme répond ainsi à l'un et à l'autre.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME ET DERNIER DU LIVRE DE JOB

1. *Alors Job répondant au Seigneur, lui dit :*
2. *Je sais que vous pouvez tout, et que nulle pensée ne vous est cachée.*
3. *Qui est celui qui cache ses desseins sans connaissance ? C'est pourquoi j'ai parlé comme un fou, et j'ai dit des choses qui surpassent infiniment ma science.*
4. *Ecoutez, je parlerai. Je vous interrogerai; répondez moi donc.*
5. *Je vous ai ouï de mes oreilles, maintenant mon oeil vous voit.*
6. *C'est pour cela que je me reprends moi-même, et que je fais pénitence dans la poudre et dans la cendre.*
7. *Après que le Seigneur eut ainsi parlé à Job, il dit à Eliphas de Thema : Ma fureur est embrassé contre vous, et contre vos deux amis; parce que vous n'avez pas parlé justement devant moi, comme a fait mon serviteur Job.*
8. *Choisissez-vous donc sept taureaux et sept béliers; adressez-vous à mon serviteur Job, et offrez pour vous un holocaustes et mon serviteur Job priera pour vous, et je recevrai sa prière, afin que votre folie ne vous soit point imputée. Car vous n'avez pas parlé justement devant moi, comme a fait mon serviteur Job.*
9. *Alors Eliphas de Thema, Baldath de Suhi, et Sophar de Naama s'en allèrent, et firent ce que le Seigneur leur avait commandé; et le Seigneur reçut la prière de Job.*
10. *Le Seigneur tourna aussi ses regards sur la pénitence de Job, lorsqu'il priait pour ses amis, et le Seigneur lui redonna le double de tout ce qu'il avait perdu.*
11. *Or tous ses frères, toutes ses sœurs, et tous ceux qui le connaissaient auparavant, le vinrent trouver, et mangèrent du pain avec lui dans sa maison, et penchant leurs têtes sur lui, le consolèrent de tous les maux, dont Dieu le Seigneur l'avait affligé. Et ils lui donnèrent chacun une brebis et un pendant d'oreille d'or.*
12. *Le Seigneur bénit Job encore plus à la fin qu'au commencement. Et il eut quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs, et mille ânesses.*
13. *Il eut aussi sept fils et trois filles.*
14. *Il donna à l'une de ces filles le nom de jour et à la seconde, le nom de Cannelle, et pour la troisième, il la nomma du nom de Cornustibii.*
15. *Il ne se trouva point de si belles filles que celles de Job dans toute la terre; et leur père leur donna une portion d'héritage parmi leurs frères.*
16. *Or Job vécut après ces fléaux, cent quarante ans. Il vit ses enfants, et les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération.*
17. *Après quoi il mourut dans une vieillesse pleine de joie.*

Fin du livre de Job

CHAPITRE 1

Que la sagesse des plus excellents hommes, en comparaison de celle de Dieu, n'est que folie. Que quand Dieu parle et se fait entendre à notre coeur, nous reconnaissons notre ignorance et notre néant. Et que l'ardeur de nos bons désirs s'accroît d'autant plus, que Dieu les exauce.

Je sais que vous pouvez tout, et que nulle pensée ne vous est cachée. Job allègue la toute-puissance de Dieu, contre les forces du démon et la souveraine connaissance qu'il a des plus secrètes pensées, contre les embûches cachées de Leviathan, en lui disant avec moquerie : *Qui est celui qui cache ses desseins sans connaissance ?* Car le démon cache ses desseins sans connaissance; puisque quelque soin qu'il prenne de cacher les embûches secrètes u'il préparé contre notre faiblesse, nous ne laissons pas de les découvrir par la lumière des saintes inspirations, dont notre divin protecteur a la bonté de nous éclairer; et qu'encore que les secrets desseins de notre ennemi, puissent être cachés à ceux qu'il tente, ils ne le sauraient jamais être au protecteur de ceux qui sont tentés. Ainsi après avoir appris quelle est la force et la finesse du démon, et quelle est la puissance du Créateur qui le réprime dans nous avec tant de force, et qui nous protège avec tant de miséricorde, nous vous supplions instamment, ô bienheureux Job de vouloir bien nous découvrir les sentiments que vous avez de vous-même.

Voici ce qu'en dit ensuite ce saint homme : *C'est pourquoi j'ai parlé comme un fou; et j'ai dit des choses qui surpassaient infiniment ma science.* Quelque subtile et éclairée que soit la connaissance de l'homme, si l'on vient à la comparer à la sagesse de Dieu, non seulement elle est faible et basse, mais c'est plutôt une vraie folie. Car tout ce qui paraît juste et beau dans l'homme, étant comparé à la beauté et à la justice de Dieu, bien loin d'être juste et beau, n'est plus rien du tout. Le bienheureux Job croirait avoir parlé sagement, s'il n'avait point ou les paroles que lui dit ici la souveraine Sagesse, en comparaison de laquelle toute notre sagesse n'est que folie, mais ce saint homme qui avait parlé sagement aux hommes, ayant entendu les oracles que Dieu lui a fait entendre de sa propre bouche, reconnaît avec encore plus de sagesse, qu'il n'est point sage.

Ce fut pour cette même raison qu'Abraham reconnut bien, lorsque Dieu lui eut parlé, qu'il n'était qu'une chétive poussière, en lui disant : *Comment parlerai-je à mon Seigneur, moi qui ne suis que poussière et cendre ?* Ce fut aussi pour cela que dès le moment que Moïse, qui était très instruit dans toutes les sciences des Egyptiens, eut ouï parler le Seigneur, il ressentir en sa langue une grande difficulté de parler, et lui dit : *Seigneur, je ne suis pas éloquent, et depuis hier et avant-hier que vous avez parlé à votre serviteur, je sens un grand empêchement dans ma langue.* Ce fut encore pour cela qu'après qu'Isaïe eut vu le Seigneur assis sur un trône très élevé; après qu'il eut considéré que les séraphins lui cachaient le visage de deux de leurs ailes, et qu'ils lui couvraient les pieds de deux autres, et qu'ils volaient avec les deux autres; après qu'il eut entendu qu'ils s'entre-disaient à haute voix, ce qu'était Dieu, en chantant : Dieu, le Seigneur des armées, est saint, saint et saint; il rentra en soi-même, et dit : *Malheur à moi qui me suis tu, parce que je suis un homme qui ai les lèvres impures, et qui habite au milieu d'un peuple qui a aussi les lèvres impures.* Puis reconnaissant aussitôt d'où lui venait cette impureté, il ajoute : *J'ai vu de mes yeux le Roi et le Seigneur des armés.* C'est encore pour ce même sujet que Jérémie ayant ouï les paroles de Dieu, sentit qu'il n'en pouvoir plus préférer lui-même, disant : *A, a, a, Seigneur Dieu, je ne puis presque parler; parce que je suis un enfant.*

Enfin ce fut pour cela qu'Ezéchiël parlant des quatre animaux qu'il avait vus, dit : *Quand ils entendaient une voix sur le firmament, qui était au-dessus d'eux, ils s'arrêtaient et baissaient leurs ailes.* Car que faut-il entendre par le vol de ces animaux, sinon l'élévation des évangelistes et des docteurs de l'Eglise ? Et que sont leurs ailes, sinon celles de la contemplation qui élèvent les saints vers le ciel ? Mais quand ils entendent une voix sur le firmament qui est au-dessous d'eux, ils s'arrêtent et baissent leurs ailes; parce que lorsqu'ils oient la voix intérieure de la sagesse céleste, ils reconnaissent qu'ils sont incapables de suivre l'élévation de la vérité. Ainsi baisser ses ailes au bruit de la vérité, qui nous vient du ciel, c'est humilier ses propres forces dans la vue de la puissance divine, et concevoir des sentiments bas et abjects de soi-même dans la considération de la grandeur de son Créateur. De sorte que quand les saints entendent les divins oracles, plus ils font de progrès dans la contemplation, plus ils se méprisent eux-mêmes, reconnaissent qu'ils ne sont rien, ou très peu de chose.

Ainsi le saint homme Job répond aux discours que Dieu a fait; et en profitant avec sagesse, il reconnaît qu'il est fou, lorsqu'il dit : *J'ai parlé comme un fou, et j'ai dit des choses qui surpassent infiniment ma science.* Il se reprend d'autant plus, que plus il s'avance dans la

véritable lumière; et et il avoue qu'il a dit des choses qui surpassaient sa connaissance, parce qu'il a découvert dans les paroles de Dieu, que les secrets de la sagesse qui allaient infiniment au delà de ce qu'il s'était imaginé.

Job continue, et dit ensuite : *Ecoutez, et je parlerai. Je vous interrogerai, répondez-moi donc.* Ecouter, à notre égard, c'est prêter l'oreille à un son qui vient d'un lieu éloigné de celui où nous sommes. Mais au contraire à l'égard de Dieu, au dehors duquel il n'y a rien, ouïr, c'est recevoir nos désirs qui naissent et s'élèvent comme de dessous sa majesté souveraine. Ainsi parler Dieu qui connaît les coeurs de ceux-mêmes qui ne parlent point, ce n'est pas proprement exprimer par des paroles extérieures qui sortent de notre bouche, ce que nous sentons au dedans de l'âme; mais plutôt c'est aspirer à lui par l'ardeur de nos désirs. Et parce que l'on n'interroge que pour apprendre ce qu'on ne sait pas; lorsque l'homme interroge Dieu, c'est reconnaître en sa personne qu'il ne sait rien; et répondre à l'égard de Dieu, c'est instruire par de secrètes aspirations, celui qui avoue par un louable sentiment d'humilité, qu'il est ignorant.

Lors donc que le bienheureux Job dit ici à Dieu : *Ecoutez, et je parlerai,* c'est comme s'il disait en d'autres termes : Recevez avec miséricorde mes désirs, afin que votre bonté y donnant sa bénédiction, elle les accroisse et, les rende plus fervents. Car il est certain que nos bons désirs se multiplient toutes les fois qu'ils obtiennent leur effet; ce qui a fait dire à David dans un psaume : *J'ai crié à vous, parce que vous m'avez exaucé.* Il ne dit pas : Vous m'avez exaucé, parce que j'ai crié à vous; mais j'ai crié à vous, parce que vous m'avez exaucé. Ainsi le saint homme Job qui avait été exaucé dans ses prières, se sentant par là croître ses désirs, criait encore ici avec plus de force après avoir été exaucé : *Je vous interrogerai, répondez-moi.* Comme s'il lui disait : Je me reconnais ignorant quand je considère quelle est votre science divine. Répondez-moi donc quand je vous interroge; c'est-à-dire : instruisez celui qui reconnaît avec humilité sa propre folie.

CHAPITRE 2

Du profit Job avait fait des fléaux de Dieu. Qui comme plus on se connaît, plus on se trouve répréhensible. Job voyant plus clairement ce qu'il y avait en lui de disproportionné à la règle de l'équité souveraine, s'en reprend devant Dieu par une humble et sincère pénitence.

Job fait assez voir par les paroles qu'il dit ensuite, qu'il ne voulait interroger Dieu, que par un désir plein d'humilité; et qu'il ne souhaitait qu'il lui répondit, que pour être instruit de lui. Car il témoigne bien qu'il a dessein de l'interroger; cependant il ne l'interroge pas dans la suite; mais n'ayant que d'humbles sentiments de lui-même, et reconnaissant sincèrement ce qu'il avait reçu de la miséricorde de Dieu, il dit seulement : *Je vous ai ouï de mes oreilles; et maintenant mon oeil vous voit.* Il montre bien clairement par ces paroles, qu'autant que la vue surpasse l'ouïe, autant l'état où il se trouvait maintenant, après avoir fait tant de profit des fléaux dont Dieu l'avait éprouvé surpassait celui auquel il était auparavant. Et parce qu'il avait mieux considéré des yeux intérieurs la lumière de la vérité, jugeant plus sainement des ténèbres de sa nature mortelle, il voyait très clairement toutes choses.

Aussi il ajoute ensuite : *C'est pour cela que je me reprends moi-même.* Moins une personne se voit, moins il se déplaît à lui-même; comme au contraire, plus il reçoit de lumière de grâce, plus il se reconnaît répréhensible. Quand il veut s'élever intérieurement vers Dieu par tout ce qui est en lui, il s'efforce de convenir avec cette règle souveraine d'équité, qu'il regarde au dessus de soi; mais parce qu'il voit que la faiblesse de sa nature l'en empêche, et qu'une partie de ce qu'il est ne s'accorde point avec cette règle intérieure, tout ce qui s'en éloigne en lui, lui devient à charge. Et c'est cette règle invariable que Job, après avoir si, bien profité de ses fléaux, considéré avec beaucoup plus d'application, et qui l'obligeant à se condamner soi-même par une répréhension sévère, lui fait dire ici : *C'est pour cela que je me reprend moi-même.*

Mais parce qu'il est fort inutile de se connaître et de se reprendre, si l'on ne pleure ses fautes, et si l'on n'en fait pénitence, Job après, cette répréhension dit fort bien ensuite : *Et je fais pénitence dans la poudre et dans la cendre.* Faire pénitence dans la poudre et dans la cendre, c'est ne s'estimer que cendre et poussière dans la venue de la souveraine essence. C'est pourquoi le Seigneur dit dans l'Evangile à une ville réprouvée : *Si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a déjà longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et le cendre.* Le sac et le cilice marquent l'âpreté et la componction des péchés; et la cendre dénote la poudre en laquelle le corps est réduit après la mort. C'est pourquoi

l'on se sert de l'un et de l'autre dans la pénitence, afin que le poils piquants du cilice, nous fassent connaître ce que nous avons fait par notre péché; et que la poussière et la cendre nous représente quels nous sommes devenus par la condamnation divine. Considérons dans le cilice les vices qui percent notre âme, et dans la cendre la juste peine du vice, dont l'arrêt de mort, qui a été prononcé contre nous, a été suivis. Puis donc que ça a été après le péché que les révoltes de la chair se sont fait sentir, il faut que l'homme regarde dans l'âpreté¹ du cilice, le mal qu'il s'est fait par orgueil; et dans la cendre, jusqu'où son péché l'a précipité.

L'on peut aussi entendre par le cilice les pointes des douleurs que nous ressentons, dans le souvenir de la pénitence de nos péchés. Car ces paroles que Job dit ici : *Je me reprends*, il semble qu'il sente comme les piqures d'un cilice; c'est-à-dire que son coeur est comme percé de pointes aiguës de ses propres répréhensions. Et *il fait pénitence dans la poudre et dans la cendre*, lorsqu'il considère attentivement quel il est devenu en punition de son péché, par le jugement de Dieu : comme si Job disait en termes plus clairs : Je ne me glorifie nullement des dons de mon Créateur puisque j'ai été tiré de la poussière; et que je sais bien que selon l'arrêt de mort, qui a été prononcé contre ma nature, je dois un jour retourner en poussière.

CHAPITRE 3

Qu'encore que les amis de Job semblent avoir disputé contre lui pour la défense de Dieu, Dieu néanmoins les condamne, et en même temps justifie Job. De la différence prodigieuse qu'il y a entre les jugements de Dieu, et ceux des hommes, lesquels approuvent quelquefois ce que Dieu impute.

Après avoir ouï tous les discours de Job, et toutes les réponses de ses amis, il me semble que nous devons tourner toute l'attention de notre âme, sur le jugement que prononcera le Juge intérieur en cette rencontre; et que nous pouvons lui dire ici : Seigneur nous avons ouï toutes les parties disputants leur droit en votre présence ! Job a représenté dans cette contestation toutes les actions de vertu qu'il avait faites; et ses amis ont défendu contre lui la gloire de votre justice. Vous connaissez bien sur cela quels sont les sentiments de notre coeur. Car nous ne pouvons pas reprendre les paroles de ceux que nous voyons avoir combattu pour votre défense. Mais voici toutes les parties devant vous, qui attendent leur arrêt. Prononcez donc, Seigneur, selon la règle invisible de votre loi, et jugez selon la sévérité de votre examen, qui est celui qui dans cette contestation a parlé le plus justement.

Voici ce que l'Écriture dit ensuite : Après que le Seigneur eut ainsi parlé à Job, il dit à Eliphaz de Thema : *Ma fureur est embrasée contre vous et contre vos deux amis; parce que vous n'avez pas parlé justement devant moi, comme a fait mon serviteur Job*. Seigneur, le jugement que vous prononcez ici fait bien connaître combien notre aveuglement est différent de la lumière de votre équité souveraine. Nous voyons par votre décision, que Job demeure victorieux dans cette rencontre, où nous pensions qu'il avait péché contre vous par ses paroles; et que vous condamnez ceux qui croyaient en parlant pour votre défense, élever leur mérite au dessus de cet homme saint. Après avoir appris par cette si divine sentence, l'estime que nous devons faire de ces deux parties, il est à propos d'en examiner plus particulièrement toutes les paroles. Car comment Job a-t-il été repris ci-devant, puisqu'il est dit en ce lieu qu'en comparaison de lui, ses amis n'ont pas justement parlé devant Dieu ? Et c'est ici une nouvelle confirmation du jugement qu'en avait fait d'abord le Seigneur lorsqu'il dit au démon : Avez-vous vu mon serviteur Job, qui n'a pas son semblable sur la terre ?

Mais que veut dire qu'après l'avoir loué en présence de son ennemi, on le reprend en lui-même, et qu'étant repris en lui-même, il est néanmoins préféré à ses amis, qui avoient parlé contre lui; si ce n'est qu'encore que ce saint homme sur passât de beaucoup les autres en vertu et en mérite, toutefois en ce qu'il était homme, il n'a pu éviter d'être répréhensible devant Dieu ? Et en effet quelque saint et parfait qu'un homme puisse être, tant qu'il vit en ce monde, la règle de l'équité souveraine trouve toujours quelque chose à reprendre en lui; quoique si on vient à le comparer aux autres hommes, il se trouve digne de louange. Or le bienheureux Job crut que Dieu le châtiât pour le punir, et non pour le favoriser; que c'était pour le corriger de ses vices, et non pour accroître ses mérites, de sorte qu'il est repris pour n'avoir pas bien jugé, de l'intention que Dieu avoir eue en lui envoyant tant de fléaux; et cependant lorsque ses amis l'ont voulu combattre par leurs disputes, le divin jugement s'est déclaré en sa faveur. Ce qui nous fait voir clairement quelle a du être la justice de ce saint homme, pour avoir pu soutenir son innocence contre les

reproches de ses amis, et obtenir un jugement de préférence de la bouche même de Dieu; sur ceux qui en paraissaient être les défenseurs.

Nous avons vu au commencement de cette histoire, que Satan avait dit en parlant de Job : *Etendez votre main sur lui pour le frapper; vous verrez, s'il ne vous maudit en face.* Et ce fut ensuite de cette demande du démon que Dieu permit qu'il le frappât. Par la ruine de ses biens, par la perte de ses enfants, par les douleurs de son corps, et par les injures que lui dirent ses amis; parce que le Créateur qui l'avait loué, était bien assuré que ce saint homme ne l'emporterait jamais, en des paroles de malédiction contre lui, ainsi que le démon savait avancé.

Il faut donc conclure, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, que quiconque dit que Job a péché dans ses paroles après avoir été châtié, doit être persuadé que Dieu l'a trompé lorsqu'il l'a loué. Et quoique Dieu parlant au démon, ait seulement relevé le bien qui alors était en lui, et n'ait pas répondu de sa persévérance; il faut néanmoins savoir qu'il n'aurait jamais si hautement loué sa justice, en l'abandonnant aux tentations du démon, s'il avait prévu qu'il n'eût pas été capable de la maintenir contre les efforts de cet ennemi. Ainsi après que Dieu a permis au démon de le tenter, s'imaginer qu'il a succombé dans cette tentation, c'est accuser d'ignorance le Seigneur même, qui l'avait permis.

Approuvons donc les paroles du bienheureux Job, plutôt que d'accuser Dieu dans sa providence. Si l'on s'arrête aux raisonnements humains, l'on croira que ses amis ont beaucoup mieux parlé que lui; mais la vérité se fondant sur une autre règle d'équité qui nous est cachée, déclare ici aux amis de Job : *Vous n'avez pas parlé justement devant moi comme a fait mon serviteur Job.* Il dit, *devant moi*, c'est-à-dire, dans l'intérieur, ou souvent une vie qui plaira extérieurement aux hommes, ne sera digne que de blâme. C'est pourquoi l'Evangile parle avec une exacte précaution, lorsqu'elle dit à la louange de deux personnes mariées : *Ils étaient tous deux justes devant Dieu.* Car c'est une louange qui ne nous met pas fort en sûreté, que d'être juste devant les hommes. Et il arrive assez souvent que les jugements des hommes approuvent, comme quelque chose de grand devant Dieu, ce que Dieu tout puissant ignore et improuve. C'est pour cela que David dit à Dieu dans sa prière : *Régalez mes voies en votre présence;* parce qu'une voie paraît souvent droite aux yeux des hommes, lors même qu'elle est détournée du chemin de la vérité.

Et il faut remarquer que Dieu ne dit pas simplement ici : *Vous n'avez pas parlé justement devant moi comme a fait mon serviteur Job,* mais comme a fait *mon serviteur Job;* afin qu'en y ajoutant cette qualité de serviteur, qui marque que ce saint homme lui appartenait par un titre particulier, il fit voir que ce n'avait pas été par un esprit d'obstination et d'orgueil, mais par un mouvement humble et sincère de vérité; que Job avait dit tout ce qu'il a ci-devant allégué pour sa défense.

CHAPITRE 4

Que Dieu figure ici par les sacrifices qu'il commande aux amis de Job, de lui offrir par les prières de ce saint homme, qu'il ne reçoit les prières et les sacrifices des hérétiques convertis que par l'entremise de l'Eglise, dans laquelle seule l'on peut faire le bien et connaître la vérité des divins mystères.

Comme Dieu est miséricordieux aussi bien que juste, après avoir repris avec sévérité les amis de Job, il travaille avec bonté à les convertir; et c'est ce que l'Ecriture nous marque dans ces paroles qu'elle dit ensuite : *Choisissez-vous sept taureaux et sept belier; puis adressez-vous à mon serviteur Job, et offrez pour vous un holocauste. Et mon serviteur Job priera pour vous; et je recevrai sa prière, afin que votre folie ne vous soit point imputée.* Dieu, qui n'est pas moins miséricordieux qu'il est juste ne laisse point le pécheur, ni sans le reprendre, ni aussi sans le convertir. Comme c'est le médecin intérieur de nos âmes, il nous découvre premièrement la corruption de nos maux, et puis nous apprend les remèdes qui sont nécessaires pour les guérir.

Nous avons dit plusieurs fois que les amis de Job représentant les hérétiques, qui offensent Dieu en paraissant le vouloir défendre; parce qu'ils combattent par leurs enseignements la vérité qu'ils se figurent de suivre dans leurs fausses opinions. Or Dieu a souvent la bonté de les incorporer dans l'imité de son Eglise, par la connaissance de la vérité qu'il leur communique. Et leur conversion, qui est un pur ouvrage de miséricorde a nous est fort bien figuré, par le pardon qu'obtiennent enfin ces amis de Job. Mais il y a ici à faire une remarque très considérable, savoir que le Seigneur leur ordonne de lui offrir leurs sacrifices, non par eux-mêmes, mais par

l'entremise du saint homme Job. Car les hérétiques qui reviennent de leurs erreurs, ne peuvent jamais apaiser la colère de Dieu par tous les sacrifices qu'ils lui offrent par eux-mêmes; c'est pourquoi il faut qu'ils aient recours à l'Eglise catholique, dont le bienheureux Job est la figure, afin d'obtenir la rémission de leurs fautes, par l'intercession de celle qu'ils combattaient auparavant par la fausseté de leurs dogmes.

C'est pourquoi le Seigneur dit en ce lieu : *Mon serviteur Job priera pour vous; et je recevrai sa prière, afin que votre folie ne vous soit point imputée.* Comme s'il disait plus clairement aux hérétiques : Je ne reçois point vos sacrifices, et je n'écoute point les demandes que vous me faites dans vos prières, si ce n'est par l'entremise de celle, dont je reconnais la profession de foi pour véritable. Vous pouvez bien m'amener les taureaux et les béliers que vous destinez à m'être offerts en sacrifice pour votre conversion; mais il faut que vous me demandiez le salut que vous désirez, par l'intercession de l'Eglise catholique que j'aime véritablement. Car c'est en sa faveur, que je veux vous pardonner les péchés que vous avez faits contre moi à son désavantage, afin qu'elle vous obtienne une parfaite santé, après que votre maladie lui a fait souffrir tant de maux.

Et en effet c'est d'elle seule que Dieu reçoit favorablement les sacrifices, c'est elle seule qui peut intercéder avec confiance pour ceux qui errent dans la foi; et c'est pour cela que le Seigneur fit autrefois cette ordonnance touchant la manière de manger l'agneau : *l'agneau sera mangé dans une seule maison sans qu'on emporte rien de sa chair au dehors.* L'agneau doit être mangé dans une seule maison; parce que c'est dans la seule Eglise catholique que la vraie hostie du Rédempteur est immolée. Et il est défendu par la loi divine d'emporter des chairs au dehors; parce qu'il est défendu, de donner le saint aux chiens. C'est dans elle seule que le bien se peut pratiquer salutairement. D'où vient que l'on voit dans l'Evangile, qu'il n'y eut que ceux qui avaient travaillé dans la vigne qui reçurent le salutaire de ce dernier mystérieux qui leur fut donné. C'est elle seule qui conserve et qui entretient ceux qui reposent dans son sein, par l'étroite liaison de la charité. C'est pour cela que les eaux du déluge élevèrent vers les nuées, ceux qui s'étaient renfermés dans l'arche; mais firent périr tous ceux qu'elles trouvèrent dehors.

Ce n'est que dans l'Eglise seule que nous pouvons véritablement contempler les divins mystères; d'où vient que Dieu dit autrefois à Moïse : Il y a chez moi un lieu; et vous demeurez sur la pierre. Et un peu après : *J'ôterai ma main, et vous verrez par derrière.* Comme ce n'est que de l'Eglise catholique qu'on peut découvrir la vérité, le Seigneur dit ici qu'il y a un chez lui, d'où on le peut voir. Dieu fait monter Moïse sur une pierre, pour lui donner moyen de le contempler; afin de nous apprendre que si l'on n'est appuyé sur le fondement solide de la foi, l'on ne saurait connaître Dieu, ni savoir présent. Et c'est ce solide fondement dont le Seigneur parle, quand il dit dans l'Evangile : *Je bâtirai mon Eglise sur cette pierre.*

Que nous est-il donc marqué par ces paroles : *Allez trouver Job* ce qui est dit ici à Moïse : Montez sur cette pierre? Et que signifie : *Je recevrai sa prière, afin que votre folie ne vous soit point imputée;* sinon : *vous me verrez, par derrière;* c'est-à-dire, vous connaîtrez le mystère de l'incarnation de mon Fils que je dois un jour accomplir. Mais comme les hérétiques négligent de se tenir sur la pierre, ils ne peuvent voir par derrière le Seigneur qui passe; parce qu'étant hors l'Eglise, ils ne connaissent point les mystères de son incarnation, tels qu'ils sont véritablement.

Or selon que nous l'avons déjà dit dans cet ouvrage, le taureau signifie l'orgueil, et le belier, la conduite des pasteurs hérétiques, qui sont suivis par les brebis; c'est-à-dire par les peuples qu'ils séduisent. Il est dit dans un psaume, de ces hérétiques superbes, qui corrompent les âmes faibles par leurs persuasions empoisonnées. *C'est un conseil*

de taureaux, contre les peuples, qui sont comme des vaches. Et parce qu'ils entraînent après eux les peuples ainsi que des troupeaux de bêtes, ils sont aussi quelquefois nommés des béliers. Car ce sont et ordinaire les béliers qui marchent à la tête du troupeau. D'où vient que le prophète Jérémie dit aux juifs, comme par reproche : *Vos princes sont comme des béliers.* Parce donc que quand les hérétiques reviennent à l'Eglise, ils se dépouillent de la vaine gloire, et ne conduisent plus dans le précipice de l'erreur, le simple peuple qui les suit comme des troupeaux de brebis, il est ordonné aux amis de Job d'immoler des taureaux et des béliers; puisque sacrifier des taureaux et des béliers n'est autre chose, qu'immoler cette conduite superbe et pleine d'erreur, par une humble conversion; en sorte que ceux qui depuis longtemps marchaient à la tête des autres; et les conduisaient par leurs enseignements pernicieux, ayant dompté leur propre orgueil, apprennent maintenant suivre par l'obéissance.

CHAPITRE 5

Le saint développe plusieurs mystères qui sont renfermés dans le nombre de sept; et marque qu'il n'y a de salut pour ceux qui sont séparés de l'Eglise catholique, que d'y être réincorporer par la pénitence, et la grâce du saint Esprit.

Ce n'est pas aussi sans raison que leur orgueil est expié par sept sacrifices, d'autant que les hérétiques qui reviennent à l'Eglise, reçoivent les dons des sept grâces du saint Esprit par l'hostie de l'humilité; en sorte que ceux qui étaient languissants dans la vieillesse de l'orgueil, sont rétablis par la nouveauté de la grâce. Le nombre de sept est aussi estimé parfait chez les sages de ce monde, par une raison prise de lui-même, savoir qu'il est composé du premier nombre impair, et du premier pair. Le premier impair est trois, le premier pair est quatre et le nombre de sept est composé de ces deux, qui étant aussi multipliés l'un par l'autre, font celui de douze. Car soit qu'on multiplie quatre par trois, ou trois par quatre, on trouvera le nombre de douze.

Mais comme nous tirons notre doctrine de vérité, des enseignements divins, nous méprisons toutes ces subtilités des sciences humaines, et nous nous contentons de retenir par une foi inébranlable, que l'esprit des sept dons de grâce rend parfaits tous ceux qu'il remplit, et non seulement leur donne la connaissance de la Trinité, mais encore les oeuvres des quatre vertus principales, qui sont, la prudence, la tempérance, la force, la justice. Or cet Esprit saint s'accroît comme par la jonction de ses parties, en ceux dans lesquels il entre, lorsque par la connaissance de la Trinité on reçoit les effets des quatre vertus, et que par la pratique de ces quatre vertus on parvient enfin jusqu'à la claire vue de la Trinité. Ainsi le nombre de sept est parfait, même parmi les fidèles; mais d'une manière bien différente, puisque ce n'est pas en vain, mais que c'est pleinement et solidement qu'il forme le nombre de douze, lorsqu'il perfectionne les oeuvres par la foi, et la foi par les oeuvres.

Ainsi les saints apôtres qui devaient être remplis de l'esprit des sept dons de grâce, furent, élus au nombre de douze; parce qu'ils étaient envoyés, pour faire connaître la Trinité divine dans les quatre parties du monde; de sorte que par leur nombre seul, ils faisaient en quelque manière comprendre le sujet de leur mission, et qu'ils devaient prêcher dans les quatre parties de la terre, les trois choses les plus sublimes de tout ce qui se peut concevoir.

Soit donc que ce soit pour cette raison, ou qu'il y en ait quelque autre, il faut remarquer que dans l'Ecriture le nombre de sept, signifie quelquefois le repos assuré de l'éternité, quelquefois l'universalité de tous les temps, et quelquefois l'universalité de toute l'Eglise.

Le nombre de sept signifie la perfection de l'éternité, lorsque l'Ecriture dit, que le septième jour fut sanctifié par le repos de Dieu après la création du monde; et il n'est point dit que ce jour-là eut aucun soir; parce que le repos de l'éternelle félicité; n'est terminée par aucunes bornes. Ce fut encore pour figurer le repos éternel par le moyen de ce nombre, qu'après la publication de la loi, il fut ordonné que l'on célébrerait le septième jour, comme une fête dans laquelle le travail était défendu aussi pour cette même raison que dans le cercle des années, le nombre de sept étant multiplié par sept, fait en y joignant l'unité, celui de cinquante, qui était cette grande année de Jubilé, consacrée au repos, qui figurait l'éternelle béatitude. D'ailleurs nous lisons dans l'Evangile, que le Seigneur étant ressuscité et s'étant souvent apparu à ses disciples, mangea dans le dernier repas qu'il fit sur la terre, avec sept d'entre eux; pour nous apprendre que ceux qui sont parfaits en lui durant cette vie, seront un jour pleinement rassasiés par lui dans l'éternité.

L'universalité des temps nous est aussi signifiée par le nombre de sept. Car c'est pour cela que toute la révolution des temps de la vie présente, roule sur le cercle des sept jours de la semaine. C'est pour cela que pour figurer l'Eglise sainte, qui était sans cesse le tour du monde par ses continuelles prédications, l'arche du Seigneur fit tomber en ruine les murailles de Jericho, en tournant sept jours durant autour de cette ville au son des trompettes. C'est pour cela que le roi-prophète dit dans un psaume : *J'ai chanté vos louanges sept fois le jour*. Et il marque dans un autre, qu'il l'a entendu de tout le temps de sa prière, lorsqu'il dit : *ses louanges sont continuellement dans ma bouche*.

Or l'on voit beaucoup mieux que ce nombre de sept signifie tout le temps de la vie présente; lors qu'il est suivi de celui de huit. Car quand on ajoute un autre nombre à celui de sept, cela nous marque clairement, que la révolution des temps étant finie, l'éternité la doit terminer. C'est pour cela que Salomon dit : *Donnez-nous sept parts, et mesure huit*. Car par le nombre de sept, il a voulu marquer le temps présent, qui court par la révolution continue de sept jours; et par le nombre de huit, il a exprimé la vie éternelle que le Sauveur nous a découverte par la résurrection. Car il est ressuscité de la mort le jour de dimanche, qui suivant immédiatement le samedi, qui est le septième jour, est compté par le huitième. Or le Sage dit fort bien ici : *Donnez-*

nous sept parts, et mesure huit, parce que vous ne savez pas ce qu'il y aura de mal sur la terre. C'est-à-dire, pour parler en termes plus clairs : Usez en telle sorte de la distribution des choses temporelles, que vous n'oubliez pas de désirer les éternelles. Car vous devez pouvoir à l'avenir par une bonne et sainte vie, puisque vous ignorez quelle sera la tribulation du jugement futur.

C'est pour cela qu'il y avait quinze degrés pour monter au temple, afin de marquer par le nombre de sept et de huit, qui composent celui de quinze, et la dispensation des actions temporelles, et la recherche du repos éternel. C'est pour cela que l'unité étant parvenue jusqu'à dix, et étant multiplié par quinze, fait le nombre de cent cinquante, qui est le même que celui des psaumes, que le prophète-roi a composés. Ç'a été encore, si cause de ce nombre de sept, qui marque la révolution des choses temporelles, et celui de huit qui figure les éternelles qu'il y avait six-vingts fidèles dans la salle où le saint Esprit descendit sur eux. Car sept et huit joints l'un à l'autre, sont quinze, et si nous joignons ensemble tous les membres qui forment celui de quinze, nous arriverons ensuite à celui de six-vingt. Or ces premiers fidèles apprirent par cette effusion du saint Esprit, à passer le temps de la vie présente, en supportant tant les choses temporelles avec patience, et en désirant avec ardeur les éternelles.

L'Eglise universelle nous est figurée par ce nombre mystérieux de sept. D'où vient que saint Jean écrit en son Apocalypse aux sept Eglises, sous le nom desquelles il entend sans doute l'Eglise universelle. C'est aussi pour signifier que cette même Eglise universelle est pleine de la grâce des sept dons du saint Esprit, qu'Elisée souffla sept fois son haleine sur l'enfant qu'il ressuscita. Car le Seigneur venant en ce monde souffle, pour le dire ainsi, sept fois sur les hommes morts, lorsqu'il répand sur eux par miséricorde les sept dons de grâce de son Esprit saint.

Puis donc que l'Eglise universelle est souvent figurée par le nombre de sept, il faut que les amis de Job viennent à lui, et qu'ils offrent par son entremise le sacrifice que Dieu leur a ordonné; mais il faut aussi qu'ils aient bien soin observer tous les mystères du nombre de sept, c'est-à-dire que ceux qui sont hors de l'Eglise universelle, s'y réunissent et rentrent en son sein, pour y trouver la rémission de leur orgueil. Ils doivent offrir sept sacrifices pour l'expiation de leur péché parce qu'ils n'en peuvent obtenir le pardon, s'ils ne sont réincorporés par cet esprit universel des sept dons de grâce à cette paix catholiques de laquelle ils étaient auparavant séparés. Ainsi le Seigneur dit ici : *Choisissez-vous sept taureaux et sept bœufs; puis adressez-vous à mon serviteur Job, et offrez pour vous un holocauste. Et mon serviteur Job priera pour vous, et je recevrai sa prière afin que votre folie ne vous soit point imputée.* Comme s'il disait aux hérétiques qui reviennent à l'Eglise : Réunissez vous à l'Eglise universelle par l'humilité et de la pénitence, et tâchez d'obtenir de moi par l'intercession de ses prières le pardon de vos péchés, que vous êtes indignes d'avoir par vous-mêmes; et apprenant d'elle à être véritablement sages, effacez devant mes yeux la folie de votre première sagesse, qui était fausse et pernicieuse.

CHAPITRE 6

Que dans l'écriture la répétition des choses, est une manière de les confirmer plus fortement. Que les prières qu'on fait pour soi-même, sont bien plus efficaces quand on prie en même temps pour les autres, principalement pour ses ennemis. Et que la grandeur de la récompense que Dieu nous donne, nous fait voir que tous les maux que nous souffrons pour l'obtenir, sont très légers.

Puis le Seigneur ajoute : *Car vous n'avez pas parlé justement devant moi, comme a fait mon serviteur Job.* Il avait déjà dit un peu auparavant les mêmes paroles; et cependant il les répète encore en ce lieu. Q'est-ce que cela signifie, sinon qu'il veut confirmer ici de nouveau le premier jugement qu'il avait déjà prononcé en cette cause ? Et afin de manifester davantage, et la justice de Job, et l'injustice de ses amis, Dieu publie hautement par deux fois, et ses louanges, et leur condamnation; pour faire voir à tout le monde combien fixes et véritables étaient ces jugements dans son cœur divin. Quand le roi d'Egypte eut vu par deux fois en songe, sous la figure de boeufs et d'épics, les temps de la future famine qui devoir arriver en son pays, le saint interprète, – par qui Dieu lui vouloir faire expliquer ce mystère, – lui dit : *Ce songe que vous avez vu une seconde fois, représente la même chose, est une marque de la certitude de votre vision.* Ce qui nous apprend que la répétition des choses dans l'écriture, est une manière de les confirmer plus fortement.

Après avoir entendu l'arrêt du souverain Juge, voyons maintenant ce que firent ceux qui furent condamnés. Voici ce qu'en dit l'écriture : *Alors Eliphaz de Thema, Baldath de Suhi, et*

Sophur de Naamu s'en allèrent, et firent ce que le Seigneur leur avait commandé. Et le Seigneur reçut la prière de Job. Nous ne parlerons pas ici de l'interprétation de tous ces noms, parce que nous nous souvenons bien, d'en avoir amplement discoursu au commencement de cet ouvrage. Il faut seulement observer que Dieu garde un tel ordre dans le pardon qu'il accorde aux amis de Job, que l'Écriture marque que ce ne fut pas proprement leurs sacrifices, mais la prière de ce saint homme que Dieu reçut.



Et parce que lorsqu'on intercède pour les autres, la charité que l'on a pour son prochain, sert encore plus pour soi-même, l'Écriture ajoute en suite : *Le Seigneur tourna aussi ses regards sur la pénitence de Job, lorsqu'il priait pour ses amis.* Il avoir déjà été exaucé pour ses amis, lorsque, selon que parle l'Écriture, *ils firent ce que le Seigneur leur commanda, et que*

le Seigneur reçut la prière de Job. Mais l'Écriture dit ensuite : *Et le Seigneur se tourna aussi vers la pénitence de Job, lorsqu'il priait pour ses amis;* elle nous montre clairement que Job a mérité d'être d'autant plutôt exaucé, dans les vœux pénitents qu'il adressait à Dieu pour lui même, qu'il avait intercédé pour les autres avec plus de ferveur et de charité. Car les prières que l'on fait pour soi, ont bien plus de force, quand on prie aussi pour les autres; parce que le sacrifice de l'oraison est infiniment plus agréable en la présence du Juge de miséricorde, lorsqu'il est comme assaisonné de la dilection du prochain; et on en comble la mesure, lors qu'on s'offre à Dieu même pour ses ennemis, selon cet enseignement de la Vérité : *priez pour ceux qui vous persécutent, et vous calomnient.* Et dans un autre Evangile : *Lorsque vous vous présentez pour prier, si vous avez quelqu'un pardonnez-le lui; afin que votre pere qui est dans le ciel vous pardonne aussi vos offenses.*

L'Écriture nous apprend ensuite ce que Job obtint pour lui-même, lors qu'il pria pour les autres : *Le Seigneur ordonna à Job le double de toutes choses qu'il avait eues.* Il reçoit le double de tout ce qu'il avait perdu pour nous apprendre que les grandes consolations que Dieu nous envoie par sa bonté, surpassent de beaucoup toutes les peines des tentations que nous avons endurées. Et en effet l'épreuve de la tentation est bien moindre, que le prix des consolations que nous recevons, afin que celui qui sentant le poids de l'adversité, croyait souffrir de très grands maux, juge par le mérite de la récompense qu'il reçoit, que ses souffrances étaient très légères. C'est pourquoi Dieu dit à la Judée qui était comblée de douleur : *Je vous ai un peu délaissée pour un moment; mais je vous secouerai par la grandeur de mes miséricordes et de mes bontés.* Quelquefois aussi Dieu règle la mesure des consolations qu'il nous envoie, selon celle des afflictions que nous endurons. D'où vient qu'il est écrit dans un psaume : *Vos consolations ont rempli mon âme de joie, selon la multitude, des douleur qui ont affligé mon coeur.* Ainsi David témoigne qu'il a autant été consolé de Dieu, qu'il avait été affligé.

Maintenant le lecteur ne sera pas édifié, s'il a soin de considérer ici l'ordre que Dieu garde dans la dispensation de ses récompenses. Car la correction suit le péché, la pénitence suit la correction, le pardon suit la pénitence, et la récompense suit le pardon.

Mais comme entre les afflictions dont Dieu avait permis que Job fût frappé, celle des discours pleins de reproches et d'injures que lui avaient faits ses amis, n'avait pas été la moindre; après avoir été comblé des faveurs divines, il était bien juste qu'il fût aussi consolé par des témoignages d'amitié et de charité de la part des hommes; afin que la joie de les consolations

répondit en toutes manières : à la douleur des peines et des persécutions qu'il avait souffertes. C'est pourquoi il est dit ensuite : *Or tous ses frères, toutes ses sœurs, et tout ceux qui le connaissaient auparavant, le vinrent trouver, et mangèrent du pain avec lui dans sa maison, et penchèrent leurs tête sur lui.* Que nous marque *manger du pain*, sinon la charité; et ce mouvement de tête, sinon l'admiration. Et l'Ecriture ajoute fort bien ensuite : *et ils le consolèrent sur tous les maux dom le Seigneur l'avait affligé.* Car consoler la douleur d'une personne affligée, c'est se réjouir avec lui de sa délivrance, après que son affliction est passée; parce que plus on témoigne de joie du rétablissement de la prospérité de son prochain, plus on marque la douleur que l'on ressentait dans son malheur.



CHAPITRE 7

Exposition allégorique des paroles précédentes de notre texte.

Et ils lui donnèrent chacun une brebis, et un pendant d'oreille d'or. Bien que ces choses soient très véritables selon l'histoire; il est néanmoins nécessaire touchant ces pressants, de recourir aux mystères de l'allégorie. Car il ne faut pas lire ici inutilement, qu'on donna à Job des brebis et des pendants d'oreilles d'or, et que ses amis et ses parents ne lui en donnèrent que chacun un. Et quoi qu'il n'y ait peut être pas de quoi s'étonner qu'ils ne lui firent présent que d'une brebis chacun, il y en a certes de ce qu'ils ne donnèrent chacun qu'un pendant d'oreille. D'ailleurs quelle convenance y a-t-il d'une brebis aux pendants d'oreille, ou d'un pendant d'oreille à une brebis ? Ainsi afin de mieux expliquer ce qu'il y a de mystérieux dans ces présents, il est nécessaire de reprendre un peu plus haut les paroles de notre texte, sur le sens historique desquelles nous n'avons fait que passer très légèrement.

Nous avons souvent remarqué que comme Jésus Christ et son Eglise, c'est-à-dire la tête et le corps ne font qu'une seule personne, le saint homme Job était tantôt la figure et de la tête, et tantôt celle du corps. Ainsi sans blesser ici en si nulle manière la vérité de l'histoire nous pouvons appliquer en figure à l'Eglise sainte ces paroles : *Et ils lui donnèrent chacun une brebis, et un pendant d'oreille d'or.* Car encore que l'Eglise perde maintenant plusieurs âmes, par l'effort des persécutions et des tentations en ce monde, elle recevra néanmoins au double sur la fin des siècles, tout ce qui lui appartient lorsque les gentils qui en doivent faire partie, étant entrés en son sein, toute la Judée qui se trouvera alors sur la terre, se rangera aussi sous sa foi. Et c'est ce que l'Apôtre nous marque par ces paroles : *Jusqu'à ce que tous les païens soient entrés, et que tout Israël soit sauvé.* Et c'est pour cela que la Vérité dit dans l'Evangile : *Elie viendra et rétablira, toutes choses.* Car l'Eglise a maintenant perdu tous les Israélites, qu'elle n'a pu convertir par ses prédications; mais alors qu'Elie prêchant convertira tous ceux qui entendront ses enseignements, l'Eglise recevra comme au double et en plus grande abondance tout ce qu'elle a perdu.

Ou bien l'on peut dire que l'Eglise reçoit à la fin le double de ce qu'elle avait lorsque chacun de nous est récompensé, et de la félicité de l'âme, et de l'incorruption du corps. C'est pourquoi Dieu dit des élus par la bouche d'un prophète : *Ils posséderont le double dans leur terre.* Et saint Jean dit des saints qui attendent et désirent la fin du monde : *Alors on leur donna à chacun une robe blanche, et il leur fut dit qu'ils se tinsent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui sont leurs frères et serviteur de Dieu comme eux, fût*

accomplie. Car selon que nous l'avons déjà dit, avant la résurrection les saints n'ont encore reçu qu'une robe; c'est-à-dire, la béatitude de l'âme; mais à la fin du monde, ils en recevront encore une autre, puisqu'outre le bonheur de l'âme ils obtiendront encore la gloire du corps.

Mais ce que notre texte ajoute ensuite, marque bien davantage la conversion du peuple juif : *Tous ses frères, toutes ses sœurs, et tous ceux qui le connaissaient auparavant, le vinrent trouver, et mangèrent du pain avec lui dans sa maison.* Les frères et les soeurs viendront à Jésus Christ, quand tout le peuple juif se convertira à la foi. Car c'est de ce peuple qu'il a tiré sa naissance selon la chair. Ainsi ses frères et ses soeurs le viennent trouver, quand les plus forts d'entre ce peuple, – qui lui est uni par les liens du sang et de la parenté, – lesquels sont comme ses frères et les faibles, qui sont comme ses soeurs, courent tous à lui avec joie par la lumière de la vraie foi. Alors ils font un festin solennel avec lui, puisque ne le méprisant plus, comme s'il n'était qu'un pur homme, et se souvenant de l'honneur qu'ils ont de lui être proches ils considèrent avec joie la liaison étroite qu'ils ont avec sa divinité. Et ils mangent du pain avec lui dans sa maison, lorsque s'élevant au dessus de l'observance basse de la lettre, ils se repaissent dans l'Eglise sainte de ses paroles mystérieuses et spirituelles, comme de la plus fine fleur de froment.

Or il faut remarquer ces paroles : *Tous ceux qui le connaissaient auparavant.* Les juifs connaissaient auparavant celui qu'ils méprisèrent dans sa passion comme un inconnu. Car nul de tous ceux qui avaient appris la loi, ne pouvoir ignorer que le Christ ne dût un jour naître parmi eux. C'est pourquoi le roi Herode étant étonné de l'arrivée soudaine des mages, eut soin de s'enquérir bien particulièrement des prêtres et des princes, où ils savaient que devoir naître le Christ. Et ils lui répondirent que ce devoir être en *Bethléem de Judée*. Ils avaient donc premièrement connu celui que leur mépris leur fit méconnaître au temps de sa passion: et cette première connaissance et cette ignorance qui vint ensuite, nous a été admirablement bien marquée dans l'aveuglement d'Isaac, qui en bénissant Jacob, prévoyait bien ce qui lui devait arriver, mais en même-temps ne connaissait pas celui qui était présent devant lui. Il en a été de même du peuple d'Israël, qui ayant connu les mystères des prophètes, demeura néanmoins aveugle des yeux de l'âme; puisqu'il ne reconnut pas celui dont il avait perdu tant de choses, lorsqu'il le vit présent sur la terre; et qu'il ne put découvrir son Sauveur qui était devant ses yeux, après avoir annoncé sa puissance si longtemps auparavant qu'il fût arrivé. Mais les juifs reviendront à lui à la fin du monde, et alors ils reconnaîtront celui qu'ils avaient autrefois connu dans leurs prophéties. Et ils mangent du pain dans sa maison, parce qu'ils se repaissent dans l'Eglise du pur froment de la parole divine, et ils se dépouillent de l'insensibilité de leur ancien engourdissement.

C'est pourquoi il est dit ensuite : *Et ils penchent la tête sur lui.* Que signifie la tête, sinon la principale et suprême partie de l'âme ? D'où vient que David dit dans un psaume : *Vous avez répandu sur ma tête une huile de parfum;* c'est-à-dire en termes plus clairs : Vous avez rempli mon âme, qui était toute sèche dans ses pensées, de l'onction de la charité. L'on penche la tête, lorsque la vérité ébranle l'insensibilité de notre âme. Ainsi les parents de Job vont manger avec lui; et n'étant plus engourdis comme auparavant, ils remuent leurs têtes : c'est-à-dire que les juifs qui étaient liés de parenté avec Jésus Christ, seront un jour rassasiés du Verbe divin par le moyen de la foi, et perdront cette dureté et cette insensibilité mortelle qu'ils avoient auparavant. Ce qui a fait dire à un prophète : *Ses pieds sont demeurés fermes, et la terre a été ébranlée.* Quand le Seigneur demeure ferme, la terre s'ébranle; parce que quand il imprime les démarches de son amour dans notre âme, il se fait une étrange commotion dans toutes nos pensées terrestres. Ainsi en ce lieu, mouvoir la tête, c'est sortir de l'immobilité de l'âme, et s'approcher de Jésus Christ par les démarches de la foi.

Et parce que l'Eglise sainte a maintenant autant d'aversion pour les juifs, qu'elle aura quelque jour de joie de leur conversion, il est fort bien dit ensuite : *Et ils le consolèrent de tous les maux dont Dieu l'avait affligé;* c'est-à-dire que ceux qui reviennent de l'erreur et de l'infidélité, et qui se dépouillent de cette vie dépravée, qui avait résisté avec opiniâtreté aux plus salutaires enseignements, consolent beaucoup Jésus Christ et son Eglise. Et en effet n'est-ce pas un grand sujet de douleur de prêcher inutilement à des coeurs durs et insensibles; et de prendre beaucoup de peine à faire connaître la vérité, sans tirer nul fruit de tout son travail, et sans pouvoir convertir aucun de tous ceux qui nous écoutent. C'est au contraire un grand sujet de consolation aux prédicateurs, de voir que leurs auditeurs tirent un fruit considérable de leurs paroles. Car le changement et le progrès de ceux qui écoutent, est un grand soulagement pour ceux qui enseignent.

Il faut encore remarquer que les parents et amis de Job ne vinrent point le consoler, pendant qu'il gémissait sous la pesanteur des fléaux de Dieu mais seulement après qu'il en eut

été délivré, pour nous figurer les juifs, qui méprisant les enseignements de la foi durant le temps de la passion du Sauveur, dédaignaient de croire en celui qu'ils avaient reconnu homme par l'épreuve de sa mort. C'est pourquoi ce même Seigneur dit dans un psaume : *J'ai attendu que quelqu'un s'affligeât avec moi; et il n'y a eu personne qui l'ai fait. J'ai cherché quelqu'un qui me consolât, et je n'en ai point trouvé.* Il n'a trouvé personne qui le consolât dans la passion, puisque dans cet état de mépris où il s'est trouvé à sa mort, il a eu pour ennemis ceux-là même, pour lesquels il l'était venu souffrir. Les proches de Job le viennent donc consoler après son affliction; parce que le Sauveur souffre encore maintenant dans ses membres sur la terre. Mais à la fin du monde tous les Israélites entendant les prédications d'Elie, courront à la foi et se jetant sous la protection de celui qu'ils avaient fui jusqu'alors, ils célébreront ce grand festin spirituel, dans l'assemblée générale de tous les peuples de l'Eglise réunis ensemble.

Ce sera alors que ce mystérieux Job paraîtra dans une santé parfaite, quand les fidèles croiront unanimement d'une foi certaine que le Seigneur après sa passion et sa résurrection vit immortel dans les cieux. Ce sera alors que ce mystérieux Job sera pleinement récompensé, quand il sera crû et reconnu pour Dieu dans la Puissance de sa majesté, ainsi qu'il l'est en effet; et que l'on verra ceux qui avaient si opiniâtrement résisté à sa foi, s'y soumettre si humblement. Ainsi les juifs se réunissent à l'Eglise par la foi à la fin du monde, et présentent leurs offrandes, dans la personne d'un Job qui a recouvré la santé, au Rédempteur du genre humain revêtu de la puissance divine. C'est pourquoi l'Ecriture ajoute fort bien ensuite : *Et ils lui donnèrent chacun une brebis, et un pendant d'oreille d'or.* L'innocence est ici signifiée par la brebis, et l'obéissance par le pendant d'oreille d'or. Car la brebis est un animal fort simple; et le pendant d'oreille marque le sens de l'ouïe, orné de la grâce de l'humilité.

CHAPITRE 8

Que l'obéissance est la première vertu qui sert à introduire toutes les autres, et le plus grand sacrifice qu'on puisse offrir à Dieu, puisqu'on y immole sa volonté propre. Que Jésus Christ nous montre l'exemple de cette vertu, en obéissant en tout à Dieu son Père, et lors même qu'il viendra pour juger le monde. Qu'on ne doit jamais obéir pour faire un mal; mais qu'on doit quelquefois par obéissance omettre à faire un bien.

Comme il se présente ici une occasion favorable, de donner à connaître quelle est la vertu de l'obéissance, je serai bien aise de l'expliquer ici avec plus de soin et d'exactitude, et de faire voir quel est son mérite. L'obéissance est la seule vertu qui donne entrée aux autres vertus dans l'âme, et qui peut les y conserver : D'où vient que le premier homme avait reçu un précepte, auquel lui s'il eût voulu se soumettre avec une vraie obéissance; il fût parvenu sans peine à la béatitude éternelle.

C'est pourquoi Samuël a dit autrefois, que *l'obéissance est préférable à l'immolation des victimes, et qu'il vaut mieux écouter et se soumettre, qu'offrir en sacrifice de la graisse des béliers; parce que résister aux préceptes, c'est comme si l'on avait recours à la magie pour deviner l'avenir et ne vouloir pas acquiescer, c'est comme si l'on commettait le crime d'idolâtrie.* L'obéissance est ici préférée avec raison à l'immolation des victimes; parce qu'au lieu que l'on n'immole qu'une chair étrangère dans les victimes, c'est sa propre volonté que l'on immole par le sacrifice de l'obéissance. Ainsi l'on apaise d'autant plutôt la colère de Dieu, que cette même volonté ayant réprimé l'orgueil de son libre arbitre, se sacrifie à ses yeux divin, comme par l'épée de ses préceptes. La désobéissance au contraire est comparée au péché de deviner par la magie, afin de faire connaître quelle est la vertu de l'obéissance; puisque cette opposition fait beaucoup mieux remarquer ce qu'elle a de recommandable. Car si résister est, comme le péché de deviner par magie; et ne vouloir pas acquiescer, comme le crime d'idolâtrie, il faut conclure que la seule obéissance possède le mérite de la foi; puisque sans elle une personne est véritablement infidèle, quoi qu'elle soit fidèle en apparence.

C'est pour cela que Salomon dit en la louange de l'obéissance : *L'homme obéissant remporte des victoires;* parce qu'en nous soumettant humblement aux paroles d'un autre, nous nous surmontons nous-mêmes dans notre coeur. C'est encore pour la même raison que la vérité dit dans l'Evangile : *Je ne chasserai point dehors celui qui vient à moi. Car je suis venu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* Est-ce donc à dire qu'il aurait rejeté ceux qui venaient à lui, s'il eût suivi sa volonté propre ? Non certes; puis que personne n'ignore que la volonté du Fils, n'est nullement différente de la volonté de son Père;

mais parce que le premier homme a été chassé des joies du paradis, pour avoir voulu faire sa volonté propre, le second homme venant au monde pour la rédemption des hommes, nous a voulu montrer qu'il suivait la volonté de son Père, et non la sienne; afin de nous apprendre à demeurer au dedans du paradis intérieur de notre âme. Comme donc il ne fait pas sa volonté, mais celle de son Père, il ne chasse pas dehors ceux qui viennent à lui; parce qu'en nous soumettant à l'obéissance par son exemple, il nous bouche, pour le dire ainsi, le chemin pour sortir hors et auprès de lui.

C'est encore pour cela qu'il dit dans le même Evangile : *Je ne puis rien faire de moi-même; mais je juge selon ce que j'entends*. Il nous est ordonné de garder l'obéissance jusqu'à la mort. Que si le Sauveur juge selon ce qu'il entend, il est donc obéissant lors même qu'il vient comme juge. Ainsi afin que ce ne nous soit pas une chose pénible, de garder l'obéissance jusques au dernier moment de cette vie, notre Rédempteur nous a voulu marquer qu'il la garderait, lors même qu'il viendrait pour juger le monde. De sorte qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, si un homme pécheur se soumet à l'obéissance pendant la courte durée de cette vie; puisque nous apprenons que le Médiateur d'entre Dieu et l'homme ne veut pas même abandonner cette vertu, lors qu'il récompense les obéissants.

Or il faut savoir qu'on ne peut jamais faire un mal par obéissance; mais que l'on doit quelquefois omettre par obéissance à faire un bien. L'arbre, auquel Dieu défendit au premier homme de toucher dans le paradis, n'était pas mauvais; mais afin que l'homme qui avait été formé dans un état de justice et de sainteté, s'y pût perfectionner davantage par l'obéissance, il était expédient que l'on défendît une chose qui était bonne; et qu'ainsi son action fût d'autant plus véritablement vertueuse, qu'en s'abstenant de faire un bien, il témoignait être plus humblement soumis à son Créateur.

Mais il faut aussi remarquer les paroles dont Dieu se servit alors : *Vous mangerez*, dit-il, *au premier homme, de tous les arbres du paradis, mais vous ne toucherez point à celui de la science du bien et du mal*. Celui qui défend un bien à ceux qui lui sont soumis, doit nécessairement leur en accorder plusieurs autres, de crainte de ruiner l'esprit d'obéissance dans une âme, si on l'obligeait de s'abstenir de tous les biens. Dieu avait permis de manger de tous les arbres du paradis, lorsqu'il en défendit un, afin que dans le désir qu'il avait de perfectionner sa créature, et non de la voir périr, elle eût d'autant plus de facilité à s'abstenir d'un seul fruit, qu'il lui donnait la liberté de manger de tous les autres.

CHAPITRE 9

Que comme lors qu'on nous commande des agréables et avantageuses, nous anéantissons le mérite de l'obéissance, si nous nous y portons avec joie et avec plaisir; nous l'accroissons au contraire, lors que nous obéissons avec ce sentiment, dans les choses qui nous sont fâcheuses. Exemple de ceci dans Moïse et dans saint Paul : Qu'on doit obéir par un esprit d'amour. Qu'il faut que l'innocence et la simplicité de l'âme soient toujours jointes à l'obéissance. Et que ces vertus ne peuvent être véritables dans le schisme ni l'hérésie. Du retour des juifs à l'Eglise; et de la conversion d'un grand nombre d'hérétiques aux prédications d'Elie à la fin du monde.

Comme l'on nous commande quelquefois des choses avantageuses, et quelquefois des choses fâcheuses et pénibles; il faut prendre garde que souvent l'obéissance est nulle, s'il entre quelque chose du notre; et que quelquefois aussi elle a très peu de mérite, s'il n'y entre rien de nous. Car lorsqu'on nous commande quelque chose de favorable, lors qu'on nous ordonne de monter à une condition plus éminente que celle où nous sommes, celui qui obéit en cette rencontre où il est question de s'élever, anéantit toute la vertu de l'obéissance, s'il y est déjà porté par l'ardeur d'un désir secret; et il n'agit pas proprement par le vrai esprit de soumission, si en acceptant des avantages temporels, il sert à son ambition etc à sa propre cupidité.

Quand au contraire on nous enjoint le mépris du monde, quand on nous commande de souffrir les injures et les affronts, si le coeur ne se sent de lui-même porté à les désirer, il diminue le mérite de l'obéissance; parce qu'il ne s'abaisse aux choses humbles et méprisables de cette vie qu'à regret et à contre-coeur; et la vertu de notre obéissance souffre beaucoup de diminution, lorsque nos désirs n'accompagnent point, au moins en partie, notre âme qui souffre des injures pour obéir à l'ordre de Dieu. Il faut donc que dans notre obéissance à l'égard des choses fâcheuses que l'on nous commande, il y entre quelque chose du notre; et qu'à l'égard des choses agréables il n'y en entre nullement; afin que dans les premières cette vertu soit d'autant plus

digne de gloire, qu'elle est poussée par nos désirs à se joindre à l'ordre de Dieu; et que dans les autres elle soit d'autant plus pure et plus vraie, qu'elle est entièrement éloignée d'esprit de cette gloire que Dieu l'oblige de recevoir.

Nous ferons mieux connaître le mérite de cette vertu, en rapportant ici l'exemple de deux citoyens de la céleste patrie. Quand Moïse faisait paître ses troupeaux dans le désert, il fut appelé de Dieu, qui lui parla dans le feu par un ange, pour l'établir sur tout le peuple d'Israël, afin de le délivrer de sa servitude. Mais comme il avait l'esprit fort humble, il fut d'abord épouvanté de la grandeur de cet emploi plein de gloire, qui lui était présenté; et ayant aussitôt recours à sa faiblesse pour s'en défendre, il dit à Dieu : *Seigneur, vous savez que je ne suis pas éloquent, et que depuis hier et avant-hier que vous avez commencé de parler à votre serviteur, je sens une grande difficulté de parler.* Et préférant un autre à lui même, il ajoute : *envoyez celui que vous devez envoyer.* Il parle à celui qui est maître de la parole; et pour n'être point à chargé de la conduite d'un si grand peuple, il allègue qu'il ne sait bien parler.

Saint Paul avait été divinement averti d'aller en Jerusalem, ainsi qu'il l'écrit lui-même au Galates : *Quatorze ans après j'allai de nouveau à Jerusalem avec Barnabé; et je prix aussi Tite avec moi. Or j'y allai suivant une révélation que j'avais eue.* Puis ayant trouvé en son chemin un prophète nommé Agabus, il écrit qu'il prit la ceinture de saint Paul, et que s'en liant les pieds et les mains, il dit : *Voici ce que dit le saint Esprit : L'homme à qui est cette ceinture, sera lié de cette sorte par les juifs dans Jérusalem.* Et saint Paul répondit : *Je vous déclare que je suis tout prêt de souffrir à Jerusalem, non seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus. Car ma vie ne m'est pas plus précieuse que mon salut.* Ainsi allant en Jerusalem, pour obéir au commandement qui lui avait été fait dans la révélation qu'il avait eue, il connaît fort bien les maux auxquels il s'expose; et néanmoins il s'y jette volontairement. Il apprend des choses qui se doivent éprouver; et cela ne sert qu'à accroître son ardeur de les souffrir.

Moïse ne joint rien du sien au commandement que Dieu lui fait de recevoir un grand honneur; mais au contraire il y résiste par les prières qu'il fait à Dieu, de ne lui point donner la conduite de son peuple. Saint Paul au contraire est porté, même par ses désirs, à souffrir des choses fâcheuses. Il connaît les maux qui le menacent en Jerusalem; et néanmoins l'ardeur de son zèle lui fait souhaiter d'en pouvoir encore souffrir davantage. L'un voulut éviter la gloire d'une puissance temporelle que Dieu lui ordonnait de recevoir : et l'autre voyant que Dieu lui préparait; beaucoup de maux, se disposa à en souffrir encore de bien plus rudes.

Si donc nous voulons suivre la fermeté inébranlable de ces deux grands maîtres de la vertu, et si nous voulons remporter le prix de la véritable obéissance, il faut que nous n'entrons dans les choses favorables et avantageuses de cette vie; que par la seule obéissance au commandement de Dieu, et que dans celles qui sont faucheuses et pénibles nous y joignons quelque chose de notre zèle, et de notre propre dévotion.

Il faut aussi remarquer que dans les présents que l'on fait à Job, on lui donne une brebis avec un pendant d'oreille, et un pendant d'oreille avec une brebis; pour nous apprendre que l'ornement de l'obéissance est toujours joint à l'innocence et si la simplicité de l'âme selon ces paroles du Sauveur : *Mes brebis entendent ma voix; et je les connais et elles me suivent.* Ainsi nul des parents ou amis de Job, ne lui donna une brebis sans un pendant d'oreille, ni un pendant d'oreille sans une brebis parce qu'il est certain que l'on n'obéit point à Dieu sans être innocent; et que l'on ne peut être innocent, sans obéir aussi à Dieu.

Et d'autant que l'on ne doit pas garder l'obéissance par le mouvement d'une crainte servile, mais par le sentiment de la charité; et que l'on d'y doit pas être porté par l'appréhension de la peine; mais par l'amour de la justice; l'Écriture marque ici que tous ceux qui vont à ce mystérieux festin, y donnent *un pendant d'oreille d'or*; afin de nous signifier, que l'éclat de la charité doit briller dans l'obéissance que l'on rend à Dieu; puis que l'or et l'amour est au dessus des autres métaux.

Comme aussi il ne peut y avoir d'innocence, ni d'obéissance véritable, dans toutes les diverses sectes des hérétiques séparés de l'unité de l'Église; ceux qui viennent à la connaissance de la foi, doivent offrir une seule brebis, et un seul pendant d'oreille, c'est-à-dire, rentrer dans l'unité de l'Église catholique, pour y vivre innocents et obéissants. Car l'unité ne peut être divisée en plusieurs nombres, vu même que ce que nous appelons unité, n'est pas un nombre. Qu'ils offrent donc une brebis, mais qui soit unique, qu'ils offrent un pendant d'oreille, mais qu'il n'y en ait aussi qu'un : c'est-à-dire, que venant à l'Église avec l'innocence et l'obéissance, ils y apportent un esprit qui ne soit point divisé par le schisme d'aucune secte.

J'ouvre avec plaisir les yeux de la foi, pour contempler ce dernier festin que fera l'Église sainte, en recevant dans son sein tout le peuple d'Israël. Ce sera le grand Elie qui les y invitera; et

alors les parents et les amis viendront trouver avec des présents, celui qu'ils ne regardaient qu'avec mépris, lorsqu'ils le voyaient dans l'affliction. Car ils seront avertis de l'approche du jugement, soit par la voix de ce précurseur, soit par plusieurs signes extraordinaires qui paraîtront, soit par la vertu même du Seigneur, qui se fera connaître en quelque manière avant qu'il arrive. De sorte que voulant prévenir sa colère, ils hâtent le temps de leur conversion. Et lorsqu'ils sont convertis, ils viennent avec des présents; parce qu'ils offrent avec une profonde vénération leurs actions de vertu, à celui qu'ils avaient auparavant considéré avec beaucoup de mépris dans le temps de ses souffrances. Et ainsi ils accomplissent par leurs offrandes la vérité de ces paroles, que nous voyons être déjà arrivée en partie, et qui le doivent être en ce temps-là plus entièrement : *Les fidèles de Tyr l'adoreront avec des présents*. Et en effet les fidèles de Tyr l'adoreront un jour plus parfaitement avec des présents, lorsque les cœurs des Israélites, qui sont maintenant assujettis aux désirs du monde, ayant reconnu celui qu'ils rejetaient autrefois avec tant d'orgueil, lui apporteront des hosties de leur confession pure et sincère.

Or quoique dans ces derniers temps auxquels paraîtra l'antichrist, la vertu des fidèles s'affaiblisse un peu, et que dans les combats que leur livrera cet homme damné, les cœurs les plus fermes soient saisis d'une extrême crainte; il est certain néanmoins qu'étant fortifiés par les prédications du grand Elie, non seulement les vrais fidèles persévéreront dans leur attachement à l'Eglise sainte; mais que plusieurs mêmes des fidèles se convertiront à la foi, en sorte que le reste du peuple d'Israël, qui avait auparavant été absolument rejeté, rentrera avec une ferveur admirable dans le sein de l'Eglise leur mère commune. Et c'est pour cela que l'Ecriture dit ici ensuite : *Et le Seigneur béni Job encore plus à la fin qu'au commencement*.

Nous croyons que ces choses ont arrivées selon la vérité de l'histoire. Et nous ne doutons pas qu'elles ne s'accomplissent aussi selon l'intelligence mystique. Car le saint homme Job reçoit encore plus de bénédictions à la fin, qu'au commencement; puisqu'à l'égard du retour des juifs à l'Eglise, le Seigneur consolera sa douleur à la fin une si grande multitude des âmes, qu'elle pleurerait comme perdues. Car elle sera alors enrichie avec d'autant plus d'abondance, que la fin des temps plus proche. David se considérait cette affluence de bénédictions, dont les prédicateurs de l'Eglise sainte seraient comblés à la fin du monde, lorsqu'il disait dans un psaume : *Ils multiplieront encore dans une seconde vieillesse et seront patients pour annoncer la vérité*. Ils multiplieront dans une seconde vieillesse, parce que durant que leur vie est prolongée, leur vertu se fortifie toujours de plus en plus, et leurs mérites croissent avec leurs années. Et c'est avec raison qu'il est dit, qu'ils seront patients pour annoncer la vérité; parce qu'en prêchant les paroles du ciel, ils supportent avec d'autant plus de constance les maux de ce monde, qu'ils procurent aux âmes par leur tolérance une plus grande richesse des biens spirituels.

CHAPITRE 10

Que lorsque Dieu rendit à Job le double de ce qu'il avait perdu, il ne lui redonna néanmoins qu'autant d'enfants qu'il en avait auparavant; pour faire voir que ceux qui étaient morts, étaient toujours vivants selon l'âme dans le repos éternel. Exposition allégorique des animaux que le Seigneur rendit à Job dont il a été plus au long au second livre de cet ouvrage.

L'Ecriture dit ensuite : *Et il eut quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de boeufs, et mille ânesses. Il eut aussi sept fils et trois filles*. Nous avons vu dans la préface de cette histoire, que Job avant que d'être frappé des fléaux de Dieu, avait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de boeufs et cinq cents ânesses. Mais ayant perdu ces biens, Dieu lui en redonna ici justement le double. Quant aux enfants, il ne lui en rendit qu'autant qu'il en avait auparavant, savoir sept fils et trois filles, afin de marquer que ceux qu'il avait perdus, étaient encore vivants selon l'âme. Ainsi, quoi qu'il ne lui donne de nouveaux qu'autant d'enfants qu'il en avait perdu, ces paroles de notre texte sont très véritables : *Le Seigneur redonner à Job le double de toutes choses qu'il avait eues*; puisqu'il eut en effet le double des enfants qui lui étaient morts lorsque Dieu lui en donnant dix autres selon la chair, lui garda dans la vie cachée des bienheureux, les dix premiers qu'il avait perdus.

Que si laissant pour parler d'une manière si figurée, le chaume de l'histoire, sur le sujet de ces animaux de Job, nous voulons seulement nous repaître, ainsi que des animaux spirituels, de la moisson des mystères, il faut ici expliquer dans le sens allégorique ce que nous pensons. L'on peut par cette multitude d'animaux, entendre celle de tous les fidèles, selon ces paroles que

David dit au Père éternel en parlant du Fils : *Vous avez soumis toutes choses à ses pieds; et les brebis, et tous les boeufs; et outre cela les bêtes sauvages.* C'est aussi pour cela que ce même prophète royal, considérant que les âmes simples habitent dans la sainte Eglise, dit encore dans un autre psaume : *Vos animaux habiteront.*

Que l'Écriture nous veut-elle donc signifier ici par les brebis, sinon les personnes innocentes ? Et par les chameaux sinon ceux qui surpassent le commun des méchants, par un amas extraordinaire de dérèglements et de vices, qui nous sont figurés par les bosses et les membres tortus de ces animaux; et par les jougs des boeufs, sinon les Israélites soumis à la loi; et par les ânesses, sinon les âmes simples et stupides des Gentils ? Et en effet David marque assez que les innocents nous sont fort bien représentés par les brebis, lorsqu'il dit dans un psaume : *Quant à nous, nous sommes son peuple, et les brebis de son pâturage.* Car ceux qui n'ont par soin de se conserver dans l'innocence, ne peuvent être rassasiés de la pâture intérieure et spirituelle.

Par les chameaux, l'Écriture nous marque quelquefois le Seigneur même; et quelquefois l'orgueil des gentils, qui sont comme bossus par la rumeur de la vaine gloire. Car comme le chameau se bosse de son bon gré, pour se charger des fardeaux que l'on lui veut faire porter, il marque assez bien la grâce de notre Sauveur, qui est descendu volontairement du faite de sa divine puissance, pour se charger du fardeau de toutes nos infirmités. D'où vient qu'il est dit dans l'Évangile : *J'ai le pouvoir de quitter mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Et nul ne me la ravir.* Et dans un autre endroit : *Il est plus aisé qu'un chameau entre par le trou d'une aiguille, que non pas qu'un riche entre dans le royaume du ciel.* Que faut-il entendre ici par le riche, sinon un superbe; et par le chameau, sinon un abaissement volontaire. Le chameau passe par le trou d'une aiguille, lors notre Sauveur a passé jusques à l'humiliation de la mort par le sentier étroit de sa passion. Et cette passion a été comme une aiguille, parce qu'elle a piqué son corps par la douleur. Or il est plus facile que le chameau passe par le trou d'une aiguille que non pas qu'un riche entre dans le royaume du ciel; d'autant que si se chargeant du fardeau de notre infirmité, il ne nous montrait par sa passion la forme de l'humilité que nous devons imiter, notre orgueil inflexible ne pourrait jamais s'abaisser jusques à cette même humilité.

Le chameau signifie aussi les gentils, qui étaient comme tout bossus et défigurés par les vices. D'où vient qu'il est dit dans la Genèse, que sur la fin du jour, Rebecca qui était montée sur un chameau, voyant Isaac qui était sorti dans un champ, en descendit aussitôt, et de honte se couvrir d'un manteau à sa vue. Que signifie Isaac qui était sorti dans un champ sur la fin du jour, mon le Sauveur qui est venu au monde par son incarnation, comme sur la fin des temps; puisqu'étant invisible en lui-même, il s'est montré visible sur la terre. Rebecca étant montée sur un chameau, le vit; parce que l'Eglise qui venait des gentils, l'aperçut, lorsqu'elle était encore comme appuyée sur les vices; et qu'étant agitée de mouvements animaux et charnels, elle n'eût point encore animée de sentiments spirituels et raisonnables. Mais elle descendit incontinent de dessus son chameau, parce qu'elle quitta les vices, sur lesquels elle s'appuyait auparavant avec orgueil; et prit soin de se cacher de son manteau d'autant, que voyant le Seigneur, elle eut honte de sa faiblesse et de sa misère; et celle qui était auparavant portée sur ce chameau, comme une personne libre en descendit aussitôt après, et se couvrir pour cacher la confusion qu'elle ressentait en elle-même. Aussi est-ce à cette même Eglise, lorsqu'elle se dépouilla de son ancien orgueil; que l'Apôtre dit, comme à une seconde Rebecca descendue de son chameau, et couverte de son manteau : *Quel fruit tirez-vous donc alors de ces désordres, dont vous rougissez maintenant ?*

Les boeufs signifient quelquefois l'emportement des luxurieux et quelquefois le travail fort et pénible des prédicateurs; quelquefois l'humilité des Israélites. Le boeuf signifie par comparaison l'emportement des débouchés, comme dans ces paroles de Salomon, qui après avoir décrit la pétulance d'une femme perdue, qui vouloir corrompre un jeune homme, dit : *et il la suit comme un boeuf que l'on emmène pour l'immoler.* Le boeuf signifie le rude travail des prédicateurs dans ces paroles de la loi : *vous ne fermerez point la bouche au boeuf qui foule le blé;* c'est-à-dire en termes plus clairs : Ne frustrez point les prédicateurs de la parole divine, du salaire que vous leur devez. Enfin le boeuf signifie le peuple d'Israël selon ces paroles d'un prophète, qui veut annoncer l'avènement du Sauveur : *Le bœuf a connu son maître, et l'âne de celui à qui il appartient.* Car il marque par le boeuf le peuple d'Israël qui a été dompté et assujéti sous le joug de la loi et par l'âne il dénote le peuple gentil, qui était tour plongé et tout abruti dans les voluptés.

Les ânes ou ânesses signifient quelquefois la pétulance des impudiques; et quelquefois, ainsi que nous l'avons déjà dit, la folie des gentils. Le premier nous est assez clairement exprimé

par ces paroles d'un prophète qui parlait des luxurieux : *ils ressemblent à des ânes*. Et les ânesses figurent la vie des simples dans cette remarque que fait l'Évangile, lorsqu'elle dit que le Sauveur entrant en Jérusalem, était monté sur une ânesse. Car Jérusalem signifie la vision de la paix. De sorte que ce que rapporte l'Évangile, que le Seigneur était monté sur une ânesse, lorsqu'il entra en Jérusalem, ne signifie autre chose, sinon, que le Sauveur possédant les âmes sur lesquelles il préside, les conduit ainsi jusqu'à la vision bienheureuse de la paix céleste. Un prophète marque encore fort bien, que les ânes figurent la folie des gentils, lorsqu'il dit : *Vous êtes bienheureux, vous qui semez sur toutes les eaux, en y mettant le pied du boeuf et de l'âne*. Car semer sur toutes les eaux, c'est annoncer les paroles salutaires de la vie à tous les peuples et y mettre le pied du boeuf ou de l'âne, c'est fixer et resserrer les démarches des Israélites et des gentils, par les liens des divins préceptes.

Or sans blesser la vérité littérale de cette histoire, nous croyons avec raison que tous ces animaux ensemble, signifient les peuples de l'Église sainte; afin que ceux qui ont été ici écrit par l'ordre du saint Esprit, qui dispose toutes choses d'une manière admirable, serve en même temps, et à nous marquer les choses passées, et à nous annoncer les futures.

Reconnaissons donc sous le nom de brebis, les peuples fidèles et innocents de Judée, qui étaient depuis longtemps rassasiés de la loi. Reconnaissons sous le nom de chameaux, les personnes simples qui venaient de la gentilité à la foi; et qui avant cela étaient comme tout difformes, par le culte sacrilège qu'ils exerçaient, et la laideur de tous les vices auxquels ils étaient si fort adonnés. Et comme les saintes Écritures ont accoutumé de répéter plusieurs fois ce qu'elles veulent nous assurer, nous pouvons aussi par les boeufs entendre les Israélites, qui étaient comme accablés sous le dur joug de la loi; et par les ânes les gentils, qui se prosternant devant des pierres, pour les adorer, tendaient sottement leur dos, sans aucune répugnance de l'esprit, pour se soumettre avec une brute stupidité, au culte de toutes sortes d'idoles.

Ainsi l'Église sainte, qui dans ses commencements a été agitée par une infinité de tentations, ayant perdu le peuple juif, et plusieurs d'entre les gentils qu'elle n'a pu attirer à la foi, reçoit à la fin le double de toutes ses pertes; puisqu'elle en convertira un très grand nombre à la fin du monde.

On peut aussi par ces jougs de boeufs, entendre les prédicateurs de la vérité. C'est pourquoi lorsque le Seigneur les envoyait pour l'annoncer, l'Évangile remarque qu'il les envoya deux à deux; afin que comme il y a deux préceptes de charité, et que la société ne peut être moindre qu'entre deux personnes, ils apprissent par les circonstances mêmes de leur mission, qu'ils devaient chérir et cultiver avec grand soin l'union et la concorde. L'on peut encore, ainsi qu'il a déjà été dit, entendre par les ânesses les esprits simples. Or la sainte Église reçoit au double et ces boeufs et ces ânesses; parce qu'après que les saints prédicateurs se sont longtemps tenus en silence, par la crainte des persécutions; et que les simples qui avaient aussi été épouvantés n'osaient conseiller la vérité, ils la publièrent ensuite avec autant de force et de hardiesse, qu'ils avaient témoigné auparavant de faiblesse et de timidité.

Voilà ce que nous avons jugé devoir dire en peu de mots, sur l'application du sens mystique des paroles de notre texte, à l'Église sainte. Que si l'on veut aussi savoir comment on les peut entendre du Chef de la même Église, il faut avoir recours à ce que nous en avons dit plus au long, vers le commencement de cet ouvrage; et pour en être plus pleinement satisfait, lire le second Livre qui en traite plus au long.

CHAPITRE 11

Remarques sur les mystères, qui se trouvent dans les divers nombres des animaux que Dieu rendit à Job; et sur le nombre des enfants qu'il lui redonna.

Que si l'on souhaite que nous faisons encore quelque remarque sur le nombre des ces animaux, et savoir pourquoi Job eut mille jougs de boeufs, mille ânesses, six mille chameaux, et quatorze mille brebis, nous dirons ici en peu de mots, que dans les sciences séculières, le nombre de mille est estimé très parfait, parce que c'est le cube du nombre de dix. Car dix multiplié par soi-même, fait cent : ce qui ne produit encore qu'un carré plan et superficiel; de sorte que pour l'élever et le faire devenir une figure solide, il faut de plus multiplier cent par dix, et cela produira le nombre de mille. Or six est aussi un nombre parfait; parce que c'est le premier de tous les nombres qui est formé des parties, dans lesquelles il se divise; savoir d'un, qui est sa sixième partie, de deux, qui est son tiers, et de trois; qui est sa moitié; et qui étant ajoutés l'un à l'autre,

font six. Et n'y a aucun nombre devant lui, qui puisse être formé par l'addition des parties dans les quelles il se divise.

Mais comme il faut s'élever au dessus de toutes les remarques que nous fournissent les sciences séculières, pour arrivera sa sublimité du sens des Ecritures divines, cherchons dans ce qu'elles disent, pourquoi les nombres de six, de sept, de dix, et de mille, sont parfaits.

Le nombre de six est parfait dans l'Écriture, parce que le Seigneur acheva le sixième jour, tous les ouvrages qu'il avait commencés à créer dans le premier. Le nombre de sept, est parfait, parce que tout le bien que l'on peut faire, est renfermé dans les sept vertus du saint Esprit; afin que la foi et les oeuvres se puissent accomplir tout ensemble.

Le nombre de dix est parfait, parce que la loi est contenue dans les dix commandements; et que tous les péchés sont défendus par ces dix préceptes; outre que l'Évangile nous apprend que ceux qui travaillèrent à la vigne du Seigneur, eurent un denier pour récompense. Il est aussi à remarquer que joignant trois à sept, on fait le nombre de dix. Or l'homme qui est formé par l'assemblage du corps et de l'âme, est aussi composé de sept qualités; savoir trois qui sont spirituelles, quatre qui sont corporelles. Car l'amour de Dieu renferme ces trois qualités spirituelles, qui sont marquées par ces paroles de la loi divine : *Vous aimerez le seigneur votre Dieu de tout votre coeur, de toute votre âme, et de tout votre esprit.* Et selon le corps, l'homme est composé de quatre qualités, à savoir : le chaud, le froid, le sec, et humide. L'homme donc qui est composé de sept qualités, reçoit pour récompense un denier, parce que quand il sera récompensé dans la patrie céleste, on joindra trois choses éternelles aux sept temporelles que nous avons : c'est-à-dire que l'homme obtiendra la contemplation de la Trinité divine; et ainsi recevra pour récompense de ses bonnes œuvres ce denier mystérieux qui le fera vivre parfait et accompli dans l'éternité. Ou bien l'on peut dire qu'il y a sept vertus principales, lesquelles on s'offre d'accomplir durant cette vie; de sorte que lorsque nous en recevons, pour notre récompense de les avoir pratiquées, la vue bienheureuse de la divine Trinité; c'est comme le denier dont le Seigneur paye nos travaux. Mais il est vrai aussi que tous ceux qui sont parfaits, reçoivent dès cette vie le denier de l'Évangile, lorsqu'ils joignent aux sept vertus dont nous parlons, la foi, l'espérance, et la charité.

Le nombre de mille est aussi très parfait dans l'Écriture, parce qu'il nous marque l'universalité des choses. D'où vient qu'il est dit dans un psaume : *il a fait passer sa parole à mille générations.* Car comme il n'est pas à croire que le monde s'étende seulement jusqu'à cent générations; que l'Écriture nous marque-t-elle par mille générations; sinon toutes celles qui seront jusques à la fin du monde ?

Job reçut donc ici quatorze mille brebis; parce que comme la perfection des vertus dans l'Église sainte, est commune à l'un et à l'autre sexe, le nombre de sept est ici multiplié par d'eux. Il reçut aussi six mille chameaux; d'autant que ceux qui étant depuis longtemps abîmés dans l'ordure de leurs vices, étaient comme péris et séparés de l'Église, y trouvèrent la sainte plénitude des bonnes oeuvres. Et il reçut mille jougs de bœufs, et mille ânesses; pour nous figurer que l'Église, après les chutes et les peines des tentations, recevra les juifs et les gentils, les doctes et les simples pour le comble de sa dernière persécution.

Job eut aussi sept fils trois filles; parce que pour accomplir la perfection de l'âme de ceux que l'Église avait engendrés dans ces sept vertus, elle y joint la foi, l'espérance et l'amour; afin qu'elle ait autant plus sujet, de se réjouir véritablement de l'ample postérité que Dieu lui donne, qu'elle voit qu'il ne manque plus aucune vertu à ses fidèles.

CHAPITRE 12

De la signification des noms des fidèles de Job. Que l'homme n'avait pas besoin de tant de vertu, pour se maintenir dans la santé de sa première condition; mais que depuis la maladie du péché, il ne peut plus recouvrer sa santé, et se défendre contre le démon, qu'avec grand travail et par l'exercice laborieux de plusieurs vertus, qui ne lui eussent pas été nécessaire; dans le paradis terrestre.

Après avoir passé légèrement et en peu de mots sur ces remarques, examinons maintenant ce que signifient les noms de ces trois filles de Job. L'Écriture dit : Il donna à l'une le nom de Jour, à la seconde celui de Cannelle; et il appela la troisième Cornustibii, du nom d'un instrument de musique. Comme ces noms sont tirés des vertus qu'ils signifient, l'interprète a eu soin, et avec raison de ne le pas rapporter ici, comme ils se trouvent dans la langue arabe; mais

de les marquer plus clairement, en les réduisant. Et quoi que l'on ne dise pas *cornus*, en latin, mais *cornu*, et que cet instrument qu'on appelle une flûte, soit pas dit *tibium*; mais *tibia*. Il a néanmoins mieux aimé se servir du premier, sans garder si exactement les genres des noms; afin d'exprimer la chose, et de conserver en quelque sorte la propriété de la langue de laquelle il tirait ce mot. Ou plutôt comme de ces deux mots, cornu et tibia, il en composait un seul, en les réduisant en latin sous une seule partie d'oraison, il s'est donné la liberté de les mettre en quel genre il a voulu.

Pourquoi donc la première fille de Job est-elle appelée du nom du Jour, la seconde du nom d'un aromate, et la troisième du nom d'un instrument de musique; si ce n'est parce que la nature humaine qui a été choisie par le Créateur et le Rédempteur, pour exercer sur elle les effets de la bonté et de la miséricorde divine, nous est fort bien marquée par ces trois mots. Car si l'homme a brillé comme un beau jour dans sa première condition, d'autant qu'alors son Créateur l'avoir rempli de la lumière de l'innocence. Mais étant volontairement tombé dans les ténèbres du péché, il a abandonné cette lumière et s'est comme, caché dans la nuit obscure de l'erreur, et *suivi l'ombre*, ainsi qu'il est dit ailleurs. La bonté infinie du Créateur ne s'est pas pour cela lassée de lui communiquer ses largesses; elle a combattu les ténèbres dont le couvrait son iniquité; et après a-voir manifesté sa puissance en le créant dans un si parfait état de justice, elle l'a encore plus hautement signalée en le rachetant de son esclavage, et le délivrant de son erreur.

Mais connue l'homme, après une si funeste chute, n'a pas retenu la force et la fermeté de sa première condition, Dieu l'a fortifié contre les guerres intestines que lui livre continuellement la corruption de sa nature, de plusieurs dons de vertu qu'il lui communique; lesquels paraissant dans ceux qui s'avancent dans les voies de la piété, aux yeux de tout le reste du monde, leur est comme un parfum agréable et de si bonne odeur. Ce qui fait dire à saint Paul : *Nous sommes devant Dieu comme sa bonne odeur de Jésus Christ*. Et c'est pour la même raison que l'Eglise sentant comme une odeur admirable dans ses élus, dit dans le Cantique des Cantiques : *Pendant que le Roi est dans le lieu de son repos, mon parfum répand son odeur*. Comme si elle disait en termes plus clairs : Durant que le Roi divin est caché à mes regards dans le lieu secret du repos du ciel, la vie des élus est remplie de l'agréable odeur des vertus; en sorte qu'ils sont d'autant plus ardemment embrasés du désir de leur Sauveur, qu'ils ne peuvent encore voir durant cette vie. Ainsi pendant que le Roi céleste est retiré dans le lieu secret où il se repose, le parfum se fait sentir, c'est-à-dire, pendant que le Seigneur repose dans le secret de sa souveraine béatitude, les vertus des saints répandent dans toute l'Eglise, l'agréable odeur des grâces dont ils sont remplis.

Comme dont la nature humaine a brillé dans sa création, de la lumière d'innocence; et qu'ayant depuis été rachetée, elle a répandu par l'exercice des bonnes oeuvres, une excellente odeur par toute la terre, c'est avec beaucoup de raison que la première fille de Job s'appelait Jour, et la seconde Cannelle; puisque la vertu des saints les met maintenant en si bonne odeur, et les élève dans une si haute réputation. Car il est sans doute que l'homme dans ce premier état où Dieu l'avait créé dans la justice, n'avoir pas alors besoin de tant de vertu; parce que s'il eut voulu demeurer ferme dans cette condition où l'avait mis son Créateur, il aurait pu vaincre sans peine son ennemi, qui ne le pouvoir attaquer qu'au dehors. Mais après qu'il a une fois par son consentement au péché, donné jour à ce dangereux adversaire, pour s'insinuer jusqu'au dedans de lui-même, il ne peut plus, après lui avoir laissé gagner cet avantage, l'en chasser que très difficilement et avec un très grand travail; au lieu que quand le démon ne faisait que combattre encore au dehors, il eût pu facilement être repoussé,

De là vient qu'il faut durant le cours de la vie présente faire plusieurs choses, qui n'étaient pas nécessaires dans le paradis où le premier homme avait été créé. Il est maintenant besoin d'une longue patience, d'une étude laborieuse, d'une austère mortification du corps, d'une assiduité de prière, d'une humble confession de ses péchés, d'une continuelle effusion de larmes, et de plusieurs autres exercices très pénibles, dont le premier homme n'avoir nul besoin; parce qu'il jouissait sans peine du bien d'un salut parfait, par la condition même de sa nature. On donne un breuvage amer à un malade afin de lui procurer la santé; mais pour une personne saine, on ne lui donne rien à prendre pour le guérir. On lui marque seulement les choses qu'il ne doit point manger, de crainte de tomber malade. Ainsi nous avons besoin de forts remèdes, parce que nous n'avons pas simplement à nous maintenir dans la jouissance de la santé; mais nous avons besoin de travailler à recouvrer celle que nous avons perdue. Et parce que tous ces efforts que nous sommes obligés de faire pour réparer notre santé, répandent une grande estime de notre vertu dans l'Eglise; la seconde fille de Job est appelée du nom de Cannelle, pour la bonne odeur de sa réputation. De sorte que la première fille a eu le nom de Jour, à cause de la dignité de la première condition dans laquelle elle avait été citée; et la second celui de Cannelle, à cause de la bonne senteur que lui fait répandre la grâce de sa rédemption.

C'est pour cela qu'il est dit dans un psaume au Rédempteur, lors qu'il vient pour nous racheter : *La myrrhe, le benjoin, et la cannelle qui parfument vos habits, vient des degrés d'ivoire, où les filles des rois vous ont plu en vous honorant.* Que signifie la myrrhe, le benjoin, et la cannelle, sinon la bonne odeur des vertus ? Et que marquent les degrés d'ivoire, sinon le progrès de ceux qui s'élèvent avec fermeté dans la vertu ? Le Rédempteur venant au monde, parfume ses habits de tous ces aromates; parce qu'il répand de tous ses élus, dont il s'est comme revêtu par miséricorde, une odeur admirable de vertu et de sainteté. Et cette odeur vient des degrés d'ivoire; parce que cette estime ne vient pas de la simple apparence d'une vertu dissimulée, mais qu'elle est fondée sur une vraie et solide élévation de bonnes oeuvres. Et le psaume ajoute fort bien : *où les filles des rois vous ont plu en vous honorant.* Car les saintes âmes ayant tiré la connaissance de la vérité, des instructions des anciens Peres, plaisent à leur Sauveur en lui rendant l'honneur qu'ils lui doivent: d'autant que faisant de bonnes oeuvres, elles ne s'en attribuent aucune gloire.

Mais comme la nature humaine renouvelée par la résurrection même de sa chair, est élevée à un troisième état, différent de celui de la création et de la rédemption, qui fera un concert d'éternelle louange dans le ciel; cet état nous est encore fort bien figuré par la troisième fille de Job, appelé du nom d'un instrument de musique. Car que veut dire ce nom de Cornustibii, si ce n'est pour marquer un chant de réjouissance ? Et en effet ce sera alors que les paroles du prophète seront accomplies : *Chantez au Seigneur un nouveau cantique.* Ce sera alors que le cantique des louanges de Dieu ne sera plus chanté d'un air languissant, comme il est ici, où nous ne voyons les choses que par la foi; mais d'un ton fort et rempli; comme de gens animés par la claire vision des choses qu'ils auront crues. Et ce sera alors que le Seigneur recevra les vrais chants d'une louange parfaite, pour avoir fait la nature humaine jour et lumière en la créant; Cannelle et bonne odeur en la rachetant; et instrument harmonieux, en l'élevant dans la gloire, où elle chantera éternellement ses louanges. Nous avons été *jour* et lumière; quand le Seigneur nous a créés, nous sommes un parfum odiférant, depuis qu'il nous a rachetés; nous ferons un jour un excellent concert de musique, lorsqu'il nous élèvera à cet état, où nous chanterons sans cesse ses louanges toutes divines.

CHAPITRE 13

De l'excellente beauté des âmes saintes. Que les âmes moins parfaites ne laissent pas d'obtenir selon leurs mérites quelque portion de cet héritage célestes où il y a diverses demeures, et où ces étoiles spirituelles brillent d'un différent éclat de lumière. Que quelque peu que nous vivons sur la terre, notre vie est composée de jours pleins, quand nous avons eu soin de les employer en de bonnes oeuvres, et dans une continuelle vigilance sur nous mêmes. Et que comme dans les histoires saintes, la vérité des choses passées se rencontre avec les mystères des choses à venir; aussi notre foi se doit nourrir de l'une et de notre espérance des autres.

Mais avant que l'âme sainte parvienne au lit nuptial de son époux céleste, il faut qu'elle se purifie parfaitement de toute l'ordure de sa vie passée, et qu'elle s'ajuste et se pare des tous les ornements de la vertu, pour être agréable à ce divin époux qui a tant d'amour pour elle. Ainsi elle s'étudie de plaire à ses yeux intérieurs et spirituels; et étant pressée par les désirs ardents de son coeur, elle s'efforce de s'élever au-dessus de la vie basse et ordinaire des hommes. C'est pourquoi l'Écriture dit fort bien ensuite, parlant de ces trois filles : *Il ne se trouva point de si belles filles que celles de Job dans toute la terre.* Car les âmes élues surpassent en beauté tout le reste des hommes, qui vivent ici-bas selon la vie commune du monde; et plus elles se méprisent et se négligent elles-mêmes, en se mortifiant à l'extérieur, plus elles se parent et s'embellissent véritablement au dedans. D'où vient qu'il est dit dans un psaume à l'Église sainte, qui est ornée de la beauté des élues : *Le Roi a eu des désirs pour votre beauté.* Et il avait été dit un peu auparavant de cette même beauté : *Toute la gloire de cette fille de Roi est au-dedans.* Aussi n'aurait-elle point au-dedans d'elle-même cette beauté, qui attire les désirs du Roi céleste, si elle cherchait sa gloire au dehors.

Mais encore qu'il y en ait plusieurs dans l'Église, qui brillent de l'éclat de la vertu, et par la perfection de leur vie excellente en mérites au-dessus des autres; il s'en trouve néanmoins quelques uns, qui ne pouvant suivre ceux qui s'élèvent si haut, ne laissent pas de demeurer tout faibles et imparfaits qu'ils sont dans son sein. Ils évitent le mal, autant qu'il leur est possible; et quoi qu'ils n'accomplissent pas les actions d'une vertu plus élevée, autant qu'ils voudraient le Seigneur ne laisse pas de les recevoir avec bonté, et leur départir dans sa maison éternelle une

récompense proportionnée à leurs mérites. Et c'est pour cela que l'Écriture dit ensuite, parlant de ces trois excellentes filles : *Et leur père leur donna une portion d'héritage parmi leurs frères*. En tant que parfaites par leurs mérites, elles sont ci-devant appelées belles; et en tant que figures des imparfaits par leur sexe, elles reçoivent seulement comme faibles et infirmes quelque portion d'héritage encre leurs frères.

Car dans l'ancien usage du monde, ce n'était pas l'ordre que les femmes partageaient les héritages avec les hommes parce que la rigueur des lois préférant toujours les choses fortes et parfaites, aux faibles et aux imparfaites, penche plutôt du côté de la sévérité que de la douceur dans ses ordonnances. Mais depuis la venue d'un Rédempteur doux et bénin, personne, quelque de sa propre infirmité, ne désespérer d'avoir part à l'héritage du ciel; puisque nous voyons que notre Père céleste accorde aussi aux femmes le droit de succéder avec leurs frères; et admet au partage du patrimoine éternel les forts et les faibles, les parfaits et les imparfaits. Ce qui a fait dire à la vérité même dans son Évangile : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père*; parce que dans cette même vie bienheureuse chacun reçoit une place différente, selon la diversité de ses mérites, sans que personne ressente aucun déplaisir, ni aucun dommage de cette diversité de récompense; puisque la moindre portion qu'il en reçoive, lui suffit pour le rendre bienheureux.

Ainsi les soeurs entrent ici en partage avec leurs frères; et les faibles sont reçus avec les sorts à la possession de l'héritage céleste; de sorte que si l'imperfection de quelqu'un l'empêche d'être des plus élevés dans le royaume éternel, son humilité néanmoins empêchera qu'il n'en soit pas tout-à-fait exclus. Et c'est cette diversité de demeures, qui sont distribuées, selon les mérites, que saint Paul marque sort bien dans ces paroles qu'il est écrit aux Corinthiens : *Le soleil a son éclat la lune le sien, et les étoiles le leur, et entre les étoiles l'une est plus éclatante que l'autre*.

Or Job vécut après ces fléaux, cent quarante ans. Il vit ses enfants, et les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération; et mourut dans une vieillesse pleine de jours. L'Écriture n'appelle *pleine de jours*, que celui dont elle approuve la vie. Car celui-là est vide de jours, qui, quelque longtemps qu'il ait vécu, a consumé tout le temps de sa vie en choses vaines. Celui-là au contraire est plein de jours, qui ne laisse pas perdre ses jours, lorsqu'ils passent; mais qui par un continuel exercice de bonnes oeuvres, les conserve en la présence de son juste Juge, après même qu'ils sont passés.

Mais comme il y a des personnes qui souhaitent qu'on applique ces paroles dans le sens figuré et allégorique à l'Église sainte, et dont il faut satisfaire les désirs avec d'autant plus de soin, que l'on se doit réjouir avec eux de l'intelligence spirituelle que Dieu leur donne; nous leur ferons remarquer ici, que si l'on se multiplie quatorze par dix, l'on trouvera cent quarante. Or la vie de la sainte Église doit être multipliée par quatorze; parce que gardants les deux Testaments et vivant, tant selon les préceptes du décalogue que selon les quatre Évangiles, elle s'étend jusqu'au dernier comble de perfection. C'est pourquoi encore que l'apôtre saint Paul ait écrit quinze épîtres, l'Église néanmoins n'en reçoit que quatorze; afin de marquer par le nombre même de ses épîtres, que cet excellent docteur avait pénétré dans les secrets les plus cachés, et de la loi et de l'Évangile.

Or il est fort bien dit ici, que *Job vécut après ses fléaux*; parce que l'Église est premièrement châtiée de la main de Dieu par l'affliction, et puis consolée et fortifiée par la perfection d'une sainte vie. Elle voit ses enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la, *quatrième génération*; parce que durant ce temps qui roule, par la révolution continuelle des quatre saisons, jusqu'à la fin du monde; elle revoit tous les jours naître des enfants spirituels par la bouche des prédicateurs de la parole divine. Et ce n'est pas s'éloigner de la vérité, que de dire que les générations figurent les temps ou les saisons. Car qu'est chaque succession, sinon comme une certaine propagation et continuation de la même chose. C'est ce que nous pouvons remarquer dans le songe qu'eut l'échanson du roi d'Égypte. Car ayant vu, *trois seps de vigne*, Joseph qui avait le don d'expliquer les songes, lui dit que ces trois provins signifiaient trois jours. Si donc trois provins ou seps de vignes signifient trois jours, pourquoi les quatre générations, dont l'Écriture parle ici, ne figureront-elles pas bien les quatre saisons de année.

Ainsi il est vrai de dire que l'Église sainte voit ses enfants, lors qu'elle jette les yeux sur les premiers des fidèles qu'elle a engendrés spirituellement à Dieu. Elle voit les enfants de ses enfants, lorsque les premiers fidèles en engendrent d'autres ensuite. Et elle meurt dans une vieillesse pleine de jours; parce qu'en récompense de sa sainte vie, ses jours qu'elle passe en de continuelles bonnes oeuvres, sont suivis d'une autre lumière, et que s'étant dépouillée du poids de sa corruption mortelle, elle passe heureusement à l'incorruption de la spirituelle patrie. Elle meurt pleine de jours par les années de sa vie, qui s'entre-suyvant ne passent point à son égard, mais s'affermissent et demeurent en elle, par la solide récompense du bon emploi qu'elle en a

fait. Elle meurt pleine de jours; puisqu'elle se sert de ces temps passagers, pour acquérir une chose qui ne passe point. D'où vient que le Sauveur dit aux apôtres : *Travaillez pour avoir, non la nourriture qui péric, mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle.*

L'Eglise donc ne perd pas ses jours, lors même qu'elle quitte la vie présente; parce qu'elle trouve dans ses élus une lumière d'autant plus vive et plus pleine, qu'elle a maintenant plus de soin et de précaution de se maintenir en eux contre toutes sortes de tentations. L'Eglise ne perd par ses jours d'autant qu'elle ne néglige aucun des jours de sa vie, de veiller sur elle-même, et qu'elle n'est jamais retenue par la paresse de s'employer à toutes les bonnes oeuvres qu'elle est capable de bien faire. Et c'est pour cela que Salomon dit en parlant d'elle sous la figure de la femme forte : *elle considère avec soin tout ce qui se passe dans sa maison; c'est-à-dire, elle examine très soigneusement toutes les pensées et les mouvements de sa conscience : et elle ne mange pas sans pain en oisiveté : c'est-à-dire, qu'elle produit par ses bonnes oeuvres aux yeux du Juge éternel, le fruit de l'intelligence qu'elle a tirée de la sainte parole de Dieu. Or l'Écriture dit qu'elle meurt; parce que quand elle sera abîmée dans la contemplation de l'éternité, elle sera entièrement dépouillée de cette vicissitude et de cette mutabilité des temps; en sorte qu'il ne restera plus rien de vivant en elle, de toute cette mortalité de la chair, qui émoussait la pointe de sa vue intérieure. Car elle est d'autant plus en état de contempler véritablement les choses intérieures et spirituelles, qu'elle est plus absolument morte à toutes les choses extérieures et temporelles.*

Croyons donc que cette mort et cette plénitude de jours est déjà accomplie dans le bienheureux Job, qui est un des membres de l'Eglise sainte; et espérons qu'elle s'accomplira aussi un jour dans toute l'Eglise; et en ajoutant foi à la vérité de tout ce qui est déjà arrivé en la personne de ce saint n'anéantissons pas la prophétie de ce qui doit un jour arriver à tous les élus. Car si ce que nous lisons dans les vies des saints, n'était fondé sur la vérité, ce ne serait rien du tout; et s'il n'était point rempli de mystères, ce serait très peu de chose. Ainsi il faut que tout ce que le saint Esprit rapporte de la vie de ces anciens justes, illumine notre âme par une intelligence spirituelle; mais en telle sorte qu'elle ne s'éloigne jamais de la foi des histoires sacrées; et qu'elle s'affermisse d'autant plus solidement dans le sens spirituel qu'elle en a tiré, qu'étant établie comme dans un certain milieu, elle est attachée par sa foi aux choses passées, et par son espérance aux choses futures.

CHAPITRE 14 et dernier

Humilité admirable du saint dans la reconnaissance des moindres défauts de son coeur : Qu'après que notre âme s'est dissipée, même en parlant des choses saintes, elle doit rentrer en elle-même, pour s'examiner et se reprendre, soit de ce qu'elle peut avoir dit de mal, soit du bien qu'elle aura dit en intention d'en attirer des louanges. Qu'encore que nous n'ayons pas d'abord cette intention dans nos actions, elle s'y vient souvent joindre secrètement, sans que l'on s'en aperçoive que trop tard. Que d'ordinaire le mal que nous faisons, est tout pur, au lieu que le bien est mêlé de mal. Le saint finit en demandant les prières de ceux qui liront cet ouvrage, pour toute récompense des instructions qu'ils y trouveront.

Après avoir achevé ce long ouvrage, il me semble qu'il est à propos de revenir maintenant à moi. Car notre âme, lors même que nous parlons le mieux des choses de Dieu, se dissipe beaucoup hors d'elle-même. Pendant que l'esprit pense à ce qu'il doit dire, il l'affaiblit; et ses paroles emportant au dehors comme une partie de soi-même, le partagent et l'affaiblissent. Ainsi il faut rentrer d'une effusion extérieure de paroles, dans le secret tribunal du coeur, et y rappeler toutes mes pensées; afin de m'examiner moi-même sérieusement dans ce conseil exact et sévère; et de voir si par inconsideration je n'ai rien dit de mal dans tout ce discours, ou si j'ai bien dit ce qui s'y trouvera de bon. Car l'on dit bien les bonnes choses, lorsque celui qui les dit, n'a d'autre dessein en les disant, que de plaire à celui qui lui donne la grâce de les dire. Et quoi que je ne m'aperçoive pas qu'il y ait quelque chose de mal en ce que j'ai dit, je ne me défens pas néanmoins absolument, qu'il n'y en ait point du tout. Que si j'ai dit quelques bonnes choses, selon que je les ai reçues de Dieu, j'avoue que c'est par ma faute que je les ai pas aussi bien dites que je le devais.

Et en effet, lorsque je rentre en moi-même et que laissant à part, et les paroles de ce discours, qui ne sont que comme des feuilles; et les vérités, qui en sont comme les branches, je viens à pénétrer jusques au fond de la racine de mon intention, je reconnais que j'ai eu en ceci

dessein, préférablement à toutes choses, de plaire à Dieu. Mais cependant je remarque que parmi cette première intention de plaire à Dieu, il s'est secrètement glissé et je ne sais en quelle manière, quelques désirs de louange humaine. Et lorsque je m'en aperçois, mais trop tard; je trouve que j'agis autrement que je n'avais commencé.

C'est ainsi qu'après que notre intention a bien commencé les choses devant Dieu, le désir des louanges humaines s'y vient souvent joindre, et l'accompagne dans son action, sans que l'on s'en aperçoive. De même qu'encore que l'on mange par nécessité, la gourmandise ne laisse pas de s'y mêler, par l'appétit du bon goût des viandes. D'où il arrive souvent que nous achevons par le sentiment de la volupté, un repas que nous avons commencé pour satisfaire au besoin du corps, et à l'entretien nécessaire de notre santé et de notre vie. De sorte qu'il faut avouer que quelquefois l'intention impure de plaire aux hommes, par les dons même que nous avons reçus de Dieu, se vient joindre à une première intention que nous avons de plaire à Dieu, pour la séduire et pour la corrompre.

Que si Dieu nous examinait sur ces choses dans l'étendue de toute sa sévérité, quelle espérance de salut nous resterait-il; puisque les maux que nous faisons sont des maux tout purs; et que les biens que nous croyons faire, ne sont pas purement des biens ? Mais j'estime que je n'ai ici autre chose à faire, que de découvrir promptement devant mes frères tout le mal secret que je trouve à reprendre en moi. Comme dans cette exposition je n'ai point caché ce que je pensais, je ne cèlerai point aussi dans la confession que je fais, ce que je souffre. J'ai découvert les lumières que j'ai reçues de Dieu, dans l'explication que j'ai faite de sa parole; et maintenant je découvre dans cet aveu de mes maux, quelles sont les plaies de mon coeur.

Et comme dans un si grand et si long ouvrage, les imparfaits y trouveront de quoi s'instruire; il y aura aussi des âmes parfaites, qui connaissant mon infirmité, en auront pitié. Je prends autant de soin que je puis du bien spirituel des premiers, et j'espère que les autres en prendront du mien. J'ai montré aux uns par ce discours ce qu'ils ont à faire; et je fais entendre aux autres par ma confession ce qu'ils ont à me pardonner. Je ne prive point les uns des remèdes qu'ils peuvent trouver dans mes paroles, et je ne cache point aux autres les maladies de mon âme. Je conjure donc tous ceux qui liront ce livre, de ne me refuser l'assistance de leurs prières devant le tribunal du Juge sévère, et de vouloir bien prendre soin de laver par l'eau de leurs larmes toutes les taches et les ordures qu'ils remarqueront dans mon coeur. Que si l'on compare le mérite de leurs oraisons à celui de cette exposition de l'Écriture que j'ai faite ici-il est sans doute que le lecteur me surpassera de beaucoup en reconnaissance, si pour avoir reçu de moi de simples paroles, il répand devant Dieu des larmes pour moi.

